

Zeitschrift: Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte
= Annuaire de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie =
Annuario della Società Svizzera di Preistoria e d'Archeologia

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte

Band: 75 (1992)

Artikel: Hommes et Dieux du Néolithique : les statues-menhirs d'Yverdon

Autor: Voruz, Jean-Louis

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-117331>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jean-Louis Voruz

Hommes et Dieux du Néolithique

Les statues-menhirs d'Yverdon*

Avec la collaboration de Françoise Favre, Jacques-Henri Gabus, Roland Jeanneret, René Meier, Joël Vital et Denis Weidmann

Résumé

Le site de la Promenade des Anglaises à Yverdon (Vaud) est un ensemble de 45 statues-menhirs, découvertes en 1975, couchées sur l'ancienne plage du lac de Neuchâtel, à proximité immédiate des stations lacustres de Clendy et de Champittet.

Les menhirs ont tous été débités à partir de blocs erratiques alpins provenant des moraines glaciaires environnantes, et sont tous taillés de manière à leur donner une silhouette particulière, soit géométrique, soit de forme humaine. Certains blocs possèdent une tête dégagée par un rostre, par un arrondi ou par deux épaulements. Ce sont donc bien des statues. Par comparaison avec les gravures de l'art mégalithique breton et avec les statues-menhirs réemployées dans les dolmens, on propose de dater les plus anciens menhirs du début du Néolithique moyen, vers 4500–4000 av. J.-C. Certains menhirs pourraient cependant être plus récents, et le site pourrait avoir été utilisé, comme à Lutry (Vaud), jusqu'au Bronze ancien.

Les menhirs sont disposés selon deux alignements de même longueur et quatre groupes équidistants formant une demi-enceinte. Cet espace de plus de 100 m de longueur est donc organisé. On l'interprète comme lieu de réunion à vocation socio-religieuse, et les statues-menhirs de forme humaine sont considérées comme des symboles représentant ou commémorant des ancêtres, des héros ou des dieux. En tout cas, le caractère religieux du site ne fait aucun doute.

Zusammenfassung

Am Fundplatz Promenade des Anglaises in Yverdon (Waadt) wurde 1975 ein Ensemble von 45 Statuen-Menhiren auf dem alten Ufersaum des Neuenburgersees liegend gefunden. Die Stelle befindet sich in unmittelbarer Nähe der Seeufersiedlungen Yverdon-Clendy und -Champittet.

Die Menhire sind alle aus erratischen Blöcken alpinen Ursprungs hergestellt, die man in den Moränen des Umlandes holte. Allen wurde eine charakteristische Silhouette gegeben, manche geometrischer, manche menschlicher Form. Bei einigen Blöcken ist ein Kopf angegeben, in Form einer warzenförmigen Erhöhung oder einer Rundung zwischen zwei Schultern; sie sind zweifellos als Statuen anzusprechen. Der Stilvergleich mit dem Verzierungsvorrat der bretonischen Megalithkums sowie mit den in Dolmen wiederverwendeten Statuen-Menhiren lässt einen Datierungsansatz der ältesten Yverdoner Monumente in den Beginn des Mittelneolithikums zu, gegen 4500–4000 v. Chr. Manche Menhire könnten indes jünger sein: der Platz wurde möglicherweise, wie derjenige von Lutry (Waadt), bis in die Frühbronzezeit benutzt.

Die Menhire sind in zwei gleichlangen Reihen und vier gleichweit voneinander entfernten, gewissermassen eine Halb-Umzäunung bildenden Gruppen angeordnet. Das über 100 m lange Areal ist also räumlich organisiert. Seine Bedeutung dürfte die eines Versammlungsplatzes für sozio-religiöse Anlässe gewesen sein. Die menschenförmigen Statuen-Menhire lassen sich vermutlich als Symbole interpretieren, die Vorfahren, Helden oder Götter darstellten oder an sie erinnerten. Der religiöse Charakter des Platzes steht jedenfalls ausser Frage.

*Publié avec l'appui financier du Département de l'Instruction publique et des Cultes de l'Etat de Vaud, et l'aide matérielle du Département des Travaux Publics, de l'Aménagement et des Transports de l'Etat de Vaud.

1. Introduction. Mégalithisme et litholâtrie

«Et Jacob prit la pierre dont il avait fait son chevet et la dressa pour monument, et il versa de l'huile sur le sommet de cette pierre. Et il appela ce lieu-là Bethel. Et cette pierre, dit-il, que j'ai dressée comme monument sera la main de Dieu» (Genèse, 28, 10–19).

Avec ses 45 statues-menhirs néolithiques, Yverdon peut s'enorgueillir de posséder un des sites archéologiques les plus particuliers et les plus intrigants de Suisse. Découvert en 1975 et restauré en 1986, il permet de renouveler complètement la compréhension du mégalithisme suisse, et représente un témoignage marquant de la vie spirituelle au Néolithique. Aussi présenterons-nous, en plus de la description du site qui n'était pas encore publiée, un nouveau bilan du phénomène de la statuaire néolithique, de la «litholâtrie», dans ses différents aspects, comme la chronologie, l'insertion culturelle, la fonction rituelle ou la religiosité.

On s'intéressera particulièrement au mégalithisme qui n'est pas directement lié au rituel funéraire comme peuvent l'être les dolmens, les cairns ou les stèles gravées. On peut le définir selon cinq types de pierres:

- Menhir: bloc dressé de forme quelconque, sans prétention figurative, porteur ou non de gravures faciales ou de cupules bouchardées.
- Statue-menhir: menhir taillé de manière à lui donner une silhouette particulière, en général de forme géométrique simple, avec ou sans gravures faciales.
- Statue-menhir anthropomorphe: statue-menhir représentant très schématiquement un corps humain, la tête étant marquée par un appendice sommital ou dégagée en arrondi par deux épaulements latéraux symétriques, le corps étant de forme très variable.
- Pierre à cupules (ou pierre à écuellen): roche portant en nombre très varié des excavations circulaires de diverses dimensions, obtenues par bouchardage.
- Roche gravée: roche en place, en falaise ou affleurant en plein air, portant des gravures géométriques ou figuratives, dont les célèbres «orants», personnages représentés les bras levés (en signe de prière?), très fréquents dans l'art gravé alpin néolithique.

Les menhirs et les statues-menhirs sont implantés de diverse manière, soit isolément, soit en petits groupes de 3 à 5 unités, soit en alignements, soit enfin de manière à dessiner un cercle ou un ovale, ce qui définit un «cromlech», généralement considéré comme lieu de réunion.

S'il paraît indéniable que les menhirs aient bien eu un rôle social et religieux, et nous en donnerons quelques arguments plus loin, on ne peut raisonnablement proposer aucune fonction plus précise. L'abondante littérature

qui leur a été consacrée, surtout dans les régions de la Façade atlantique où ils sont atteints de gigantisme (le record est de 350 tonnes!), n'offre guère de piste sérieuse, à l'exception peut-être des réemplois dont nous reparlerons. Citons cependant, pêle-mêle, quelques fonctions souvent proposées, aussi bien dans les écrits para-scientifiques que dans les descriptions archéologiques: *gardiens de la sépulture rattachés à la Terre-Mère, indicateurs signalant un sépulcre, poteaux-indicateurs sur des routes ou des carrefours, repères de visée d'un observatoire astronomique, représentations de la carte des étoiles, électrodes bio-géologiques liés aux zones à forte activité tellurique, symboles axiaux de l'axe du monde, piliers mâles du monde, symboles phalliques de la puissance mâle (l'érection pierreuse étant même comparée à l'érection sexuelle, force vitale de l'homme...), marqueurs de lieux de rassemblement et de cérémonie, monuments du culte des eaux près des sources sacrées, marqueurs sociaux d'identité ou de prestige de la communauté, marqueurs d'un prestige individuel ou familial, représentations à but religieux de héros déifiés ou de dieux, idoles vénérées, etc.*

Le comparatisme ethnographique permet d'ordonner quelque peu, de manière toute théorique, ces hypothèses fonctionnelles, et de privilégier le rôle social des menhirs, car ceux-ci sont toujours liés à des sociétés pré-urbaines où s'amorce la stratification sociale, où se consolident les inégalités sociales. Cependant, l'extrême diversité des niveaux techno-économiques des sociétés qui en ont érigés un peu partout dans le monde, et l'absence totale de relations strictes entre le type de mégalithisme et le type d'organisation sociale, ne permettent en aucune façon de proposer des «modèles» de genre ethno-archéologique qui seraient applicables à notre réalité archéologique du Néolithique européen. De plus, le mégalithisme sub-actuel n'a jamais été étudié dans une perspective historique, ce qui fausse certainement les comparaisons trans-culturelles, et n'a très souvent été décrit que de manière anecdotique et superficielle par les explorateurs. Il nous paraît néanmoins utile de donner ici un très bref survol des diverses fonctions qu'ont jouées les menhirs dans les sociétés traditionnelles de par le monde, afin d'orienter notre description du site d'Yverdon, plutôt que de l'appréhender à l'aveugle¹.

En Mélanésie, dans des sociétés égalitaires ou de rang, où les grades s'acquièrent par le prestige individuel, le mégalithisme est utilisé lors de cérémonies de prise de grade. La pierre est dressée pour représenter la puissance, le prestige d'un individu, puis, après sa mort, elle est liée à la perdurance de l'esprit, elle est son lieu de repos, et sert donc de médiateur entre le monde des vivants et le monde des morts. Mais certains menhirs peuvent aussi représenter un héros mythique, un ancêtre, tandis que d'autres sont implantés lors de l'inhumation d'un chef.

En Indonésie et au nord-est de l'Inde (Assam), où existent des classes sociales bien hiérarchisées dans lesquelles le prestige joue aussi un grand rôle, le mégalithisme a de multiples fonctions. La plus courante, et sans doute la plus importante, est la représentation du prestige d'un vivant, le symbole de sa puissance. Le menhir peut aussi représenter un chef pendant son absence, et, comme en Mélanésie, perpétuer sa gloire après la mort. Le culte des ancêtres est une deuxième fonction complémentaire importante. Ce rôle funéraire est réalisé par des champs sacrés de menhirs commémorant les décès et rappelant la généalogie des ancêtres, les alignements ou les groupes étant propriétés de familles ou de lignages de chefferies se concurrençant. Par exemple, dans l'île de Florès, il existe des groupes de menhirs dominés chacun par un grand bloc de plus de 4 m de hauteur, placé au centre et représentant le mort, et accompagné de petits menhirs (jusqu'à 25 cm!) commémorant des ennemis tués, des sacrifices ou d'autres événements. Parfois, le menhir devient l'ancêtre lui-même, l'âme du mort est contenue dans l'effigie.

Une fonction commémorative se retrouve souvent, pour célébrer des guerres, des captures d'ennemis, ou d'autres faits historiques marquants. Certains autres menhirs ont une fonction religieuse, en symbolisant l'axe du monde, ou en étant posés en l'honneur d'un esprit. Enfin, des missions secondaires protectrices ou prophylactiques leur sont parfois confiées, pour écarter des maladies, des calamités, ou pour remercier d'une guérison. Soulignons que les menhirs ne représentent donc jamais directement des dieux, mais des individus ou des esprits vivants dans la société.

A Madagascar, où les classes sociales sont également très hiérarchisées et les chefferies héréditaires, la fonction de commémoration est la plus courante et la plus complexe. Elle rappelle des initiations, des prises de grade, des sacrifices, des lignages, des ancêtres fameux, des guerres, des fondations de village, des mariages de rois, des alliances politiques, etc. On y trouve aussi des symboles du culte des ancêtres unissant les mondes des vivants et des morts, ou des représentations près d'un tombeau d'une personne décédée au loin. Les menhirs sont encore en relation avec certains cultes comme celui de la fécondité (symboles phalliques).

Enfin, en Polynésie, dans des sociétés à forts pouvoirs héréditaires, se développent particulièrement des fonctions plus religieuses, avec l'apparition des enceintes sacrées, construites sous la direction des prêtres et dans lesquelles les menhirs sont assimilés aux dieux (le menhir est alors le lieu même où réside le dieu). Ces enceintes, qui préfigurent les temples des civilisations urbaines, sont des lieux de rassemblement et de prières aux dieux ou aux ancêtres, souvent avec des connotations astrales. A Tahiti existe une fonction complémentaire originale, avec des

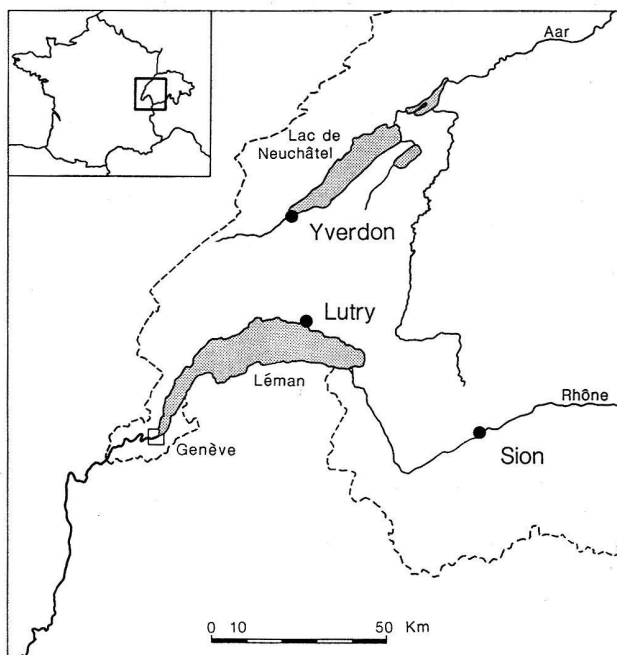


Fig. 1. Situation géographique des trois sites avec alignements de statues-menhirs de Suisse romande. Dessin J.-L. Voruz.

statues-menhirs anthropomorphes symbolisant des dieux qui gardent le territoire en limite de celui-ci. Dans les îles Fidji, des alignements de menhirs commémorent des actes de cannibalisme, une pierre qui symbolise l'ennemi étant érigée à chaque dégustation.

De ce trop rapide tour d'horizon ressortent très nettement deux rôles constants et complémentaires, le second semblant prendre appui sur le premier, le rôle social commémoratif d'abord, puis le rôle religieux, souvent lié au développement d'une symbolique, d'une statuaire religieuse utilisée dans les rituels funéraires.

L'importance du rôle social, bien mis en évidence par exemple par toutes les fonctions de prestige liés aux prises de grade, est renforcée par le fait que les menhirs se trouvent principalement dans les sociétés où la hiérarchisation sociale est bien amorcée: le mégalithisme y légitime le pouvoir politique que prennent certains hommes, en témoignant de leur richesse, de leur force, ou de leur profondeur généalogique défiant certains ancêtres. Le mégalithisme des hommes, avec cette double fonction de commémorer des événements et de marquer des relations avec les morts, semble donc venir avant le mégalithisme des puissances surnaturelles, religieuses, magiques ou prophylactiques. Enfin, on retiendra que les ensembles de menhirs forment le plus souvent de manière complémentaire des lieux de rassemblement, des centres de la vie sociale et religieuse, pour des communautés stabilisées dans un certain territoire structuré.

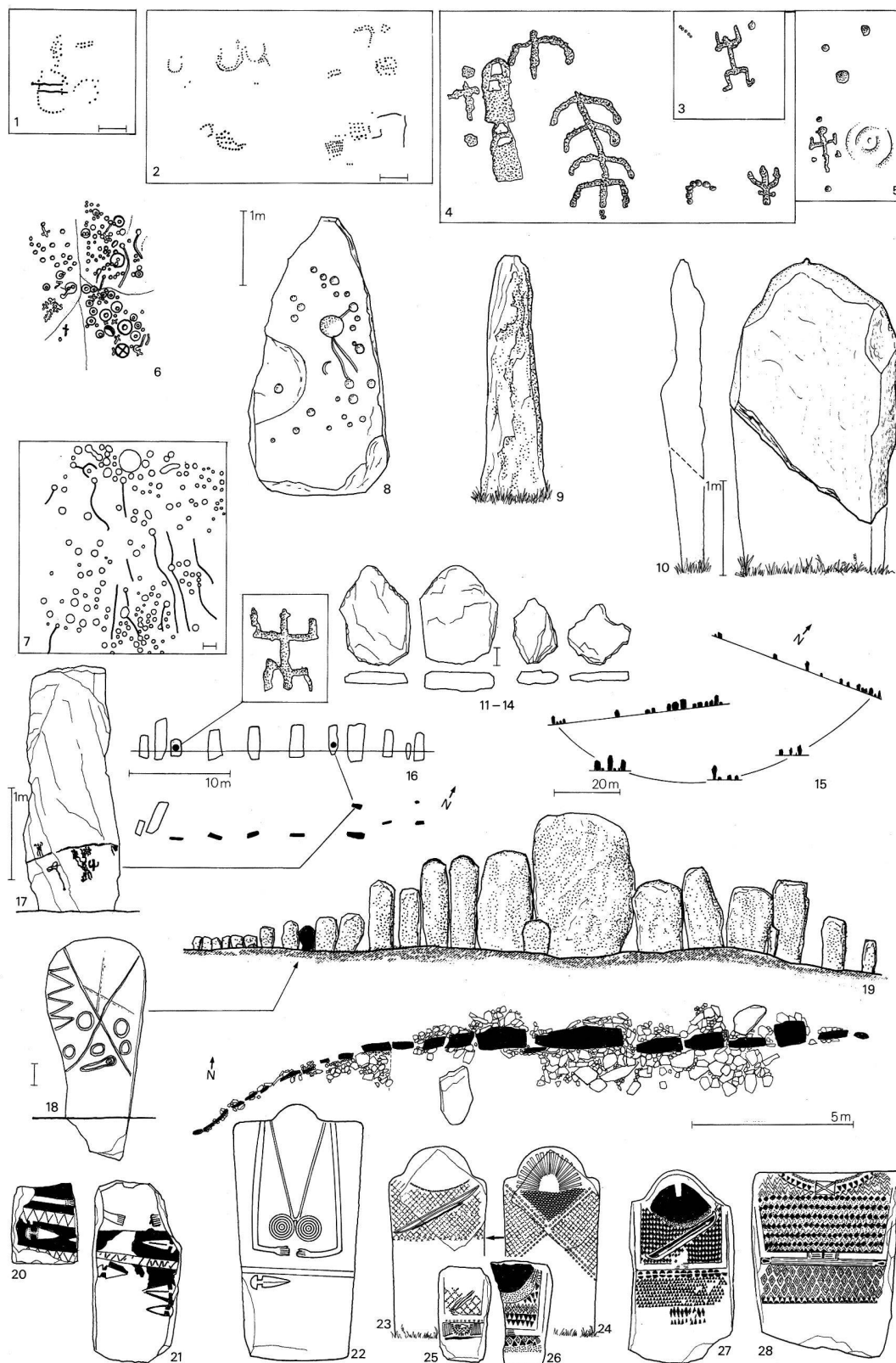


Fig. 2. Art rupestre gravé, pierres à cupules, menhirs et statues-menhirs néolithiques de Suisse romande, d'après Voruz 1991, pl. XX. 1-2: Chavannes-le-Chêne VD, Vallon-des-Vaux. 3-5: Saint-Léonard VS, Crête des Barmes. 6: Evolène VS, Mayens de Cotter. 7: La Praz VD, Bois de Ban. 8: Mont-la-Ville VD, Pierre-aux-Ecuellles. 9: Grandson VD, Les Echâtelards. 10-15: Yverdon-les-Bains VD, Promenade des Anglaises. 16-17: Sion VS, Chemin des Collines. 18-19: Lutry VD, La Possession. 20-28: Sion VS, Petit-Chasseur I. Dessin S. Aeschlimann.

En Suisse, le mégalithisme est caractérisé par sa distribution géographique, limitée à l'ouest du pays, à l'exception des pierres à écuelles, et par la présence d'alignements de menhirs découverts fortuitement en place, car totalement enfouis dans des alluvions torrentielles, comme à Sion et à Lutry (fig. 1). Par ailleurs, on dénombre une quinzaine de menhirs hauts de 2 à 4 m, isolés ou regroupés en petits ensembles de deux à cinq éléments, essentiellement dans la région des Trois Lacs (fig. 2,9). Les contextes archéologiques sont inconnus, car aucune prospection n'a encore été tentée dans leur environnement immédiat.

L'alignement de Sion (fig. 2,16.17), long de 28 m, comprend 9 menhirs subrectangulaires très grossièrement taillés, complétés au nord par deux blocs de même orientation. Certains menhirs portent des cupules et des gravures d'orant et de hache, association de trois thèmes propre à la première phase de l'art gravé, et datable du début du Néolithique moyen (Voruz 1991, 129). Cette datation est du reste corroborée par un tesson trouvé dans le niveau d'implantation, et par la présence à proximité immédiate et à même profondeur d'une nécropole à cistes de type Chamblandes (Baudais et al. 1990, 21).

A Lutry (fig. 2,18.19; 4), l'alignement réunit deux segments adjacents, l'un de 15 m de longueur parfaitement rectiligne, composé de 14 statues-menhirs de 2 à 4 m de hauteur, jointives et arrangées en décroissance de part et d'autre d'un grand bloc central, l'autre de 6 m de longueur, incurvé vers le sud, comportant 11 petits blocs étonnants par leur taille, de 30 à 80 cm seulement. L'un deux, bouchardé sur les côtés de manière à lui donner une tête arrondie, est décoré de gravures, une ligne de chevrons, un baudrier entouré de cinq seins, et un «décapsuleur» tout à fait semblable aux «objets» du groupe rouergat des statues-menhirs méridionales. Cette composition est originale, en ce qu'elle associe les seins et l'objet, toujours séparés dans le Midi, et permet de dater cette statue-menhir du début du Néolithique final. Le site de Lutry aurait pu être mis en place dès le Néolithique moyen et utilisé jusqu'au Bronze ancien, comme le montre la couche la plus récente de la stratigraphie (Maserrey 1985, 1988).

Les fouilles de sauvetage effectuées lors des découvertes des alignements ayant malheureusement dû se limiter à l'environnement immédiat des menhirs, leur contexte archéologique est mal connu, si bien qu'aucun indice particulier n'aide à comprendre la signification des menhirs. Par contre, ces deux découvertes permettent de faire plusieurs constatations, outre la confirmation que les menhirs étaient bien érigés à la verticale dès le Néolithique :

- l'existence de petits menhirs associés dans la même architecture,
- leur isolement relatif (aucun habitat ni aucune struc-

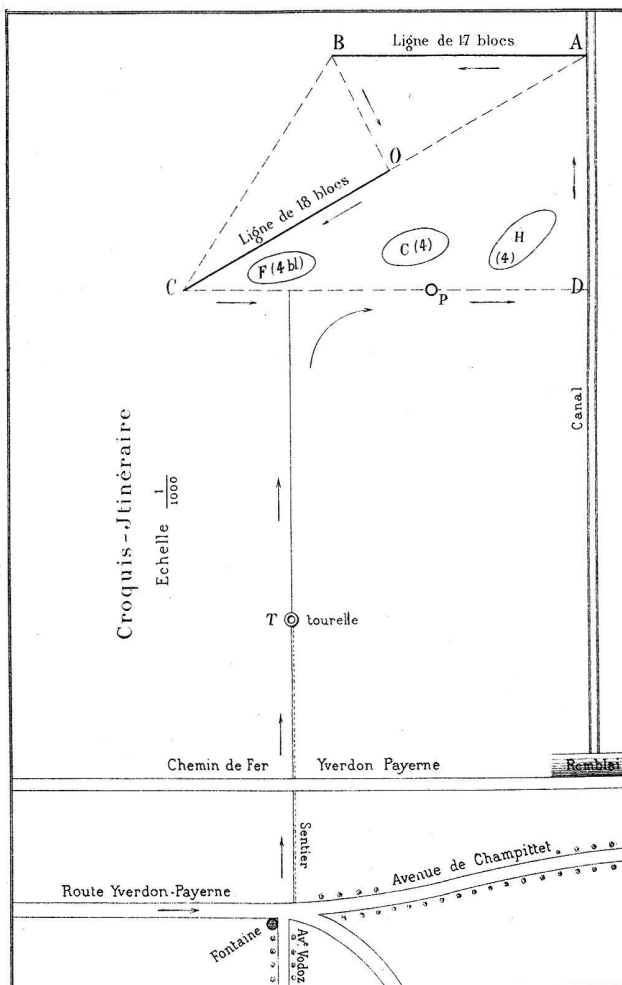


Fig. 3. Plan de situation des menhirs d'Yverdon publié par Charles de Sinner en 1887, alors que la route Yverdon - Payerne ne passait pas encore sur la Grève.

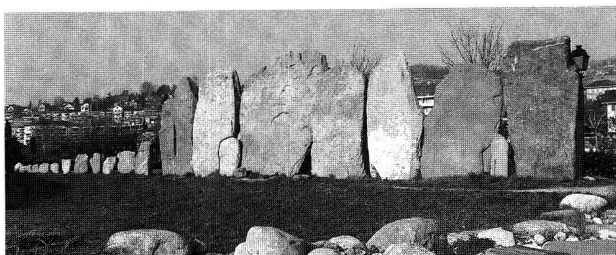


Fig. 4. Etat actuel après reconstitution de l'alignement de statues-menhirs de Lutry. Photographie J.-L. Voruz.

ture archéologique évidente à proximité des alignements),

- le lien probable avec les pierres à écuelles et les roches gravées, utilisées en même temps, dans la même ambiance religieuse, par la même population,
- la longue durée de fonctionnement des sites, jusqu'à l'Age du Bronze,
- et la relation probable, à Sion, avec une nécropole néolithique.

2. Le contexte archéologique. Circonstances, stratigraphie et environnement

Les statues-menhirs d'Yverdon, au lieu-dit «Promenade des Anglaises», se trouvent au bord du lac de Neuchâtel, sur une vaste surface plane appelée «La Grève», exondée depuis la première correction des eaux du Jura, vers 1878. Avant cette date, le rivage se trouvait juste au pied du flanc molassique du Plateau vaudois (fig. 5), le long du tracé de la voie de chemin de fer actuelle. Par contre, le niveau du lac au Néolithique devait être notablement plus bas, soit vers 430 m selon l'hypothèse de Gilbert Kaenel et Christian Strahm (1978, reprise dans la fig. 5), soit plus probablement vers 428–429 m d'après les plus récentes analyses². Le sol d'érection des menhirs, lessivé par l'érosion lacustre, devant se situer vers 431 m (fig. 6), le site néolithique devait, tout comme aujourd'hui, dominer le lac de un à deux mètres.

Plusieurs villages palafittiques l'entourent. Au nord-est, il s'agit d'au moins cinq petites stations très érodées car affleurant la surface de la grève, exploitées à la fin du siècle passé (Viollier et Vouga 1930), et dont la datation reste incertaine. Au sud-ouest par contre, les stations de l'Avenue des Sports ont fait l'objet de nombreuses fouilles de sauvetage (Strahm et Wolf 1990). Toutes les séquences d'occupation par les populations hydrophiles y sont représentées, depuis le Cortaillod classique daté vers 3850 av. J.-C., jusqu'au Bronze ancien. Mais aucune corrélation stratigraphique n'a pu être établie entre ces stations et les menhirs, les couches néolithiques ayant été totalement érodées à cet emplacement.

Lorsque les grèves ont été mises à nu, les menhirs n'ont pas passé inaperçu, puisque quelques années plus tard, un ingénieur yverdonnois, Charles de Sinner, en publia une description détaillée, avec un plan sommaire (fig. 3) et une étude pétrographique des 48 blocs dénombrés. Ceux-ci se répartissaient en une ligne de 17 blocs au nord, une seconde ligne de 18 blocs à l'ouest, et trois groupes de 4 blocs chacun au sud. Cet ordonnancement avait dû paraître bien suspect à l'auteur, qui avait probablement intuitivement pensé à des menhirs. Il note en effet (de Sinner 1887, 4):

«Quant à la hauteur du sol, elle est faible pour toutes ces pierres et ne dépasse pas 0,50 m pour celles qui offrent le plus de relief. Tandis que les unes sont assez profondément affaissées dans le sol, les autres paraissent simplement posées sur ce même sol. Cette circonstance, le faible relief en général et l'ordre quasi-militaire sur deux lignes m'avaient dès l'abord fait soupçonner l'intervention de l'homme».

La conclusion de Charles de Sinner ne retient cependant pas cette hypothèse, au profit de celle d'un groupe de blocs erratiques abandonnés là par hasard par le glacier du Rhône. Si bien que le site retomba dans l'oubli, ce

d'autant plus facilement que la végétation commença à se développer, d'abord en roselière, puis en verne et taillis, et enfin, lorsque l'humus forestier devint suffisant, en peupleraie. Il ne fut signalé brièvement qu'une seule fois, par Victor-Henri Bourgeois (1926, 48). Dans les années 1900–1930 (d'après quelques témoignages recueillis auprès d'anciens employés municipaux), le site va souffrir de plusieurs dégradations: déplacement ou enfouissement des blocs centraux pour la construction de la Promenade (les blocs 1, 2, et 25–28 se trouvaient au-dessus de l'humus forestier), exploitation de certains blocs (traces de débitage bien visibles en fig. 21 et 36, tout à gauche), gravures apocryphes de quelque plaisantin, dont la date «1476» sur le menhir n° 8, etc.

Il faudra attendre le 29 janvier 1975 pour que les menhirs soient enfin réhabilités. Leur redécouverte, et surtout leur identification comme monuments préhistoriques, est due à l'attention et à la perspicacité de Jacques-Henri Gabus, géologue, qui parcourait les taillis des grèves pour inventorier les blocs erratiques. En comparaison avec les sites bretons comme Carnac qu'il connaissait fort bien pour y avoir passé de précédentes vacances, il mit en évidence trois alignements de menhirs qu'il corrêla à des solutions astronomiques, assurant ainsi de suite une certaine célébrité au site.

Une première campagne de prospection fut alors organisée par Denis Weidmann, Archéologue Cantonal, et conduite sur le terrain par Roland Jeanneret³. Certains blocs étant complètement enfouis dans l'humus ou recouverts par des souches de taillis, il fallut d'abord débroussailler le terrain, le sonder, puis dégager et nettoyer les blocs (fig. 11). Dans un second temps, on effectua un relevé d'ensemble des 31 blocs découverts puis quelques sondages limités, dans l'espoir de découvrir quelques niveaux archéologiques (fig. 13). Espoir vite déçu: plus aucune couche archéologique ne subsiste, si ce n'est un fort horizon de réduction, graveleux et riche en galets (couche 2b), résultant sans nul doute de l'intense érosion de plage lacustre due aux transgressions protohistoriques.

Au printemps 1981, une deuxième campagne⁴ engagea des moyens plus importants, avec une pelle mécanique pour enlever les remblais qui avaient recouverts les blocs situés à l'emplacement de la Promenade des Anglaises. 14 nouveaux menhirs furent découverts, soit sous le chemin, soit au-dessous de certains grands menhirs. Tous les blocs furent soulevés, déplacés, retournés, redessinés (fig. 15–27), et leur emplacement systématiquement fouillés par secteurs de 4–10 m². L'étude stratigraphique globale amena d'intéressantes observations, publiées par ailleurs (Vital et Voruz 1984), dont celle d'un cordon littoral daté du 8^e millénaire av. J.-C., traversant tout le site d'est en ouest. Epais de 50–80 cm, il est formé d'une multitude de minces filets sablo-graveleux (fig. 7, couche 12).

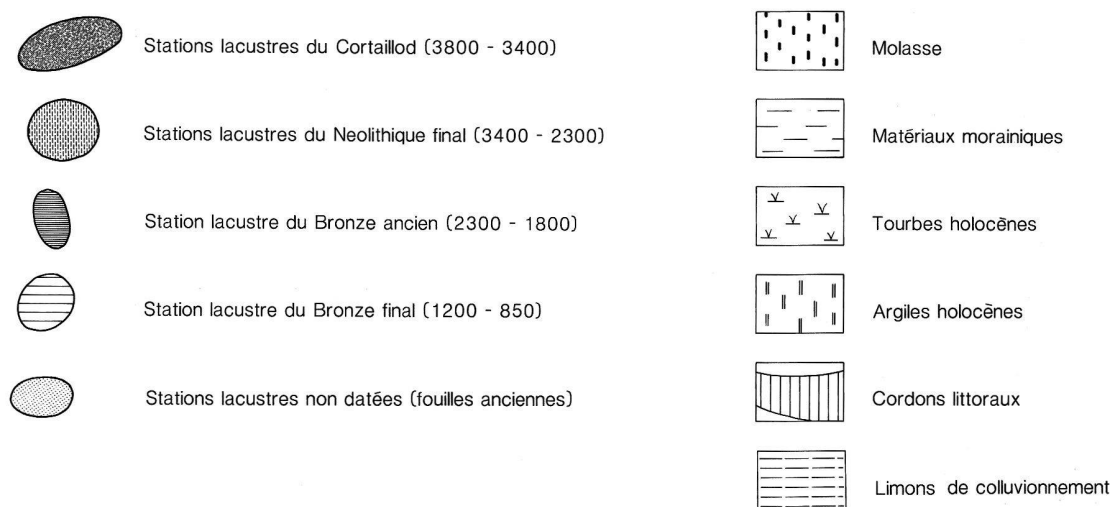
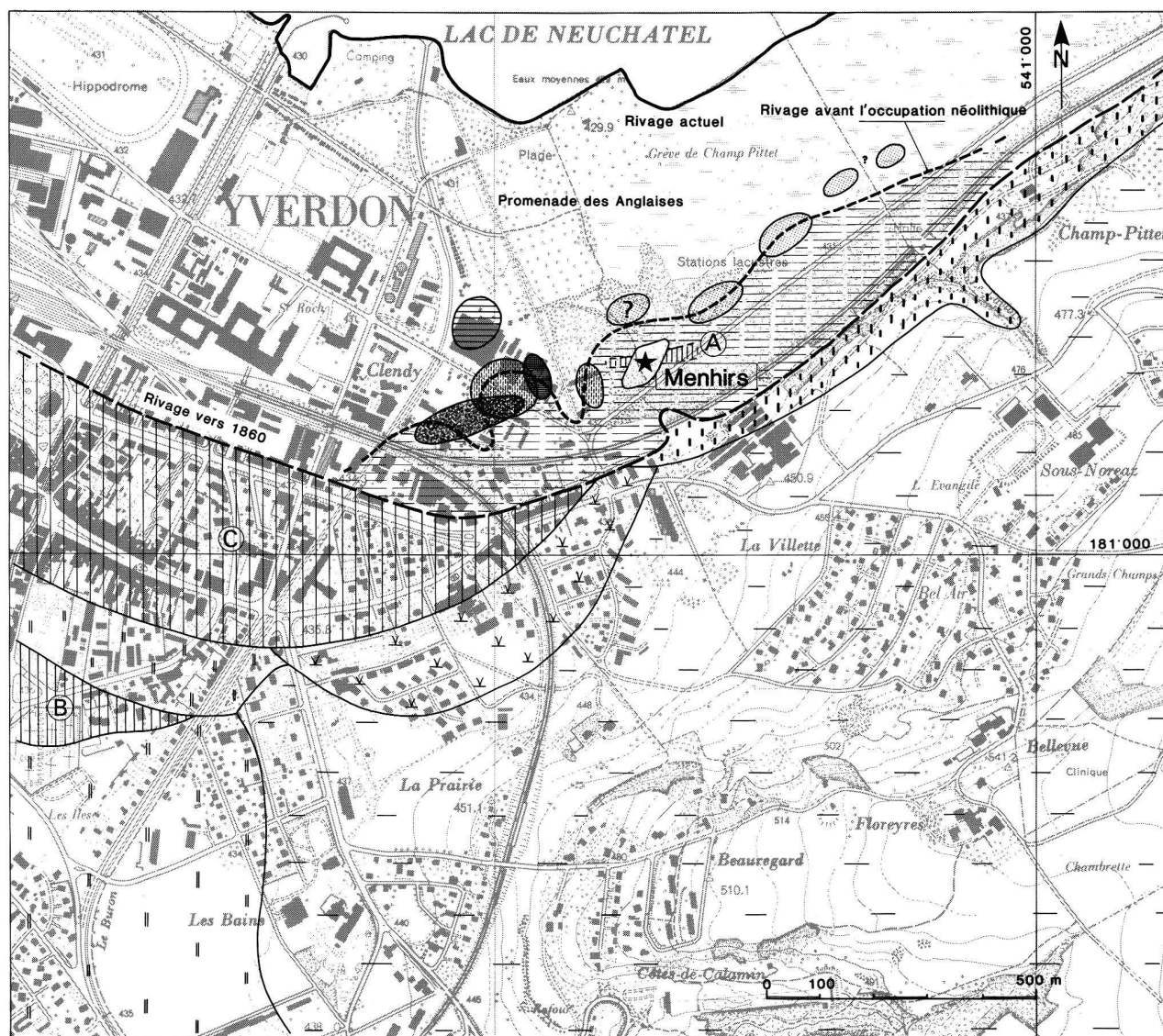


Fig. 5. Situation topographique et environnement archéologique des menhirs d'Yverdon. Fond d'après le plan d'ensemble au 1:5000^e du Canton de Vaud, publié avec l'autorisation de la Direction du Cadastre de l'Etat de Vaud, accordée le 2 juin 1986. Dessin J.-L. Voruz.

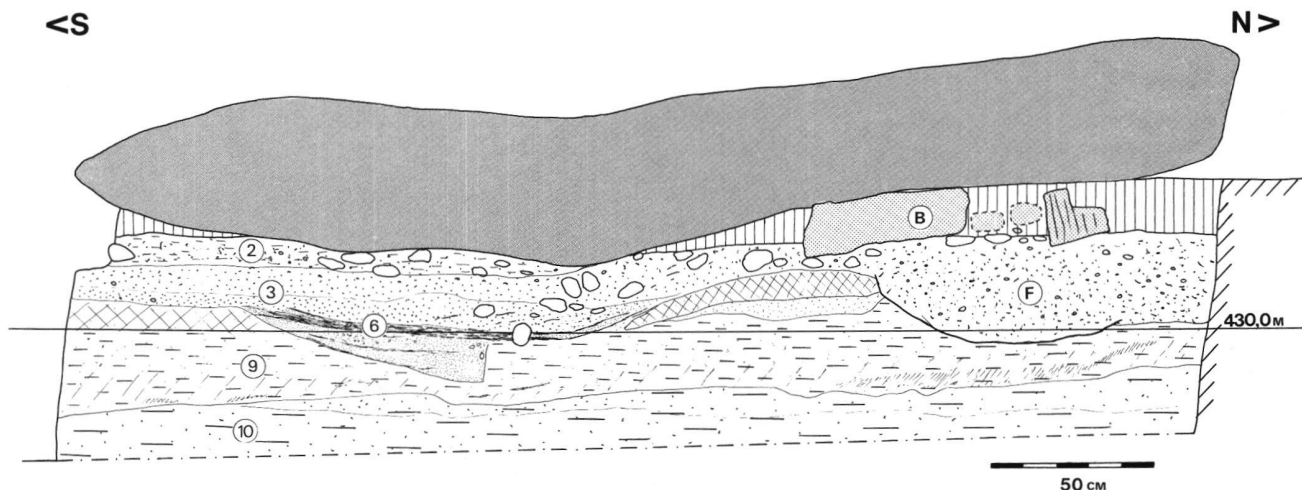


Fig. 6. Stratigraphie sagittale sous le menhir n° 38, avec pierres de calage (B, en grisé) et fosse de fondation (F). Dessin J.-L. Voruz.

Enfin, après l'achat du terrain par la Commune d'Yverdon, le site a été classé monument historique par arrêté du Conseil d'Etat du 2 avril 1986, et placé sous protection de la Confédération. La réimplantation des menhirs fut effectuée en avril 1986, sous notre direction, par l'entreprise Ernest Gabella et fils.

La stratigraphie est synthétisée par les deux logs de la fig. 7, pris de part et d'autre du cordon littoral, et reliés à l'aide d'une série de 13 datations radiocarbone. On peut la résumer ainsi, de bas en haut:

- 14-13: Argiles plastiques gris-vert et minces lits sableux du Tardiglaciaire, sédimentés en eau profonde, le lac se situant alors vers 434 m⁵.
- 12: Cordon littoral, ensemble de lits sablo-graveleux emboîtés irrégulièrement, datable des environs de 9000-8500 av.J.-C. en date calibrée⁶, soit du début du Préboréal d'après la chronologie pollinique généralement admise. Le cordon semble s'être déposé sous 1-2 m d'eau, le niveau du lac devant se situer vers 431 m.
- 11: Tourbes compactes et fins éléments organiques déposés vers 8500 av. J.-C.⁷, correspondant probablement à la couche de «limons tourbeux à mollusques» du Dryas récent ou du début du Préboréal observée par Jacques-Henri Gabus (et al. 1975, 221) à La Villette.
- 10-9: Argiles limoneuses grises déposées vers 8500-7500 av. J.-C.⁸, difficilement interprétables: dépôt lacustre, colluvionnement de pente ou action combinée?

- 8-5: Niveaux tourbeux bruns (couches 5 et 7), homogènes, compacts, séparés par une couche de sables verts oxydés (c. 6), le tout reposant sur des argiles brunes litées (c. 8). Cet ensemble doit se situer très approximativement vers 7500 av. J.-C.⁹, et correspond sans doute à une épaisse couche organique visible à La Villette, datée du Boréal.
- 4: Sables grossiers ou fins oxydés, cailloutis et graviers, avec des reprises d'érosion localisées et des ruissellements vallonnés sur une berge, auxquels correspondent sans doute deux dates incohérentes, prises sur des bois très érodés¹⁰. Cet ensemble signe un bas niveau lacustre inférieur à 430 m, de la fin du Boréal, vers 6000 av. J.-C.
- 3: Ensemble de niveaux limoneux ocres plus ou moins sableux ou argileux par endroits, déposés de manière régulière et subhorizontale, attribuables à l'Atlantique¹¹, et redevables d'un nouvel épisode lacustre dû au changement d'orientation de l'écoulement de l'Aar. Cette transgression envahit à nouveau toute la plaine de l'Orbe, et provoque dans toute la région d'Yverdon, pour tout l'Atlantique, d'importants dépôts, soit par lévigation en eau calme, soit par colluvionnement (Joos 1976).
- 2b: Sables grossiers très graveleux, souvent oxydés, avec de nombreux tessons de céramique très roulés du Bronze final IIb. Cette couche se retrouve parfaitement au Garage Martin, où Marcel Joos (1976, 140) l'a interprétée comme

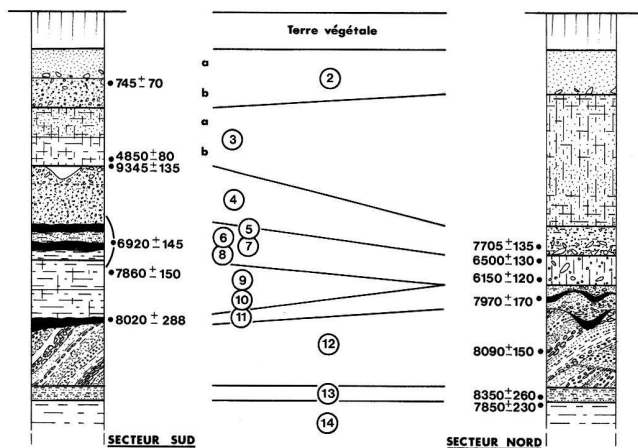


Fig. 7. Schémas synthétiques de la stratigraphie, au sud et au nord du cordon littoral de la couche 12, avec datations C14 en b.c. conventionnel non calibré. Dessin J.-L. Voruz.

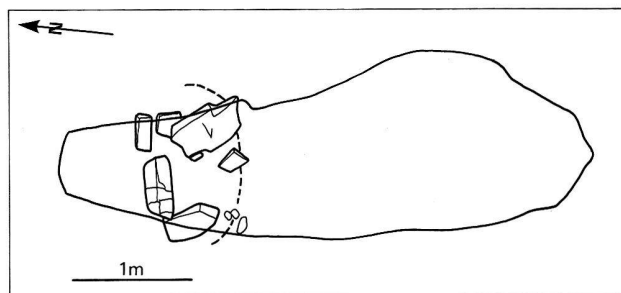


Fig. 8. Plan des vestiges dégagés sous le menhir n° 38, blocs de calage et contour probable de la fosse d'implantation en traitillé. Dessin J.-L. Voruz.

«un horizon de forte condensation et réduction de couches». On peut donc la relier à l'importante transgression lacustre du début du Subatlantique, qui a succédé aux très bas niveaux du Subboréal, et qui clôt, sans en être forcément la cause, les occupations palafittiques. La dernière date obtenue indique le milieu du 9^e s. av. J.-C.¹², et se trouve donc en excellente concordance avec les dates dendrochronologiques. Mais elle indique l'âge d'un bois mort peu avant la transgression et redéposé de manière aléatoire au cours de la phase d'érosion correspondant à la chute des menhirs.

2a: Sables fins gris-ocre, lités.

1: Humus forestier récent.

Les couches de la fin de l'Atlantique et du Subboréal qui accompagnaient les menhirs ayant été totalement érodées lors de l'épisode transgressif de la couche 2b, aucune observation stratigraphique ne permet de dater le site, ni d'établir des rapports directs avec les sites palafittiques voisins.

Comme le montre l'exemple de la figure 6, les blocs reposent sur la couche 2b, qu'ils ont pu parfois enfoncer lors de leur chute. Celle-ci s'est donc produite lors de la grande transgression des environs des années 850–830. De ce fait, les fouilles pratiquées en 1975 et 1981 ont été très décevantes, les couches 2b et 3a ne livrant que des céramiques du Bronze final très fragmentées, très rouillées, et dispersées de manière aléatoire. Cependant, trois éléments peuvent être mis en relation avec les menhirs.

1. Sous 11 blocs se trouvaient des pierres calcaires parallélépipédiques (fig. 10; 14), de 20–40 cm de longueur, interprétables comme pierres de calage, et indiquant donc, surtout pour les groupes les plus denses (fig. 8), la position approximative originelle des blocs.
2. Dans trois cas, sous les menhirs 14, 34 et 38, des fonds de fosses recoupant les couches 2b et 3 indiquent probablement les fosses d'implantation des menhirs. Dans le cas du n° 38 (fig. 6), la base du menhir debout aurait dû se trouver à l'altitude de 430 m, et, si le bloc était enterré de 50–80 cm (comparaison avec les fosses de Sion et de Lutry), le sol néolithique aurait pu se situer vers 430,50–431,00 m, et donc être abaissé ensuite par l'érosion de plus de 50 cm.
3. Deux trouvailles sont attribuables au Néolithique, une boucharde en granit et une gaine de hache perforée en bois de cerf, deux outils qui auraient très bien pu être utilisés pour la taille des blocs (fig. 9).

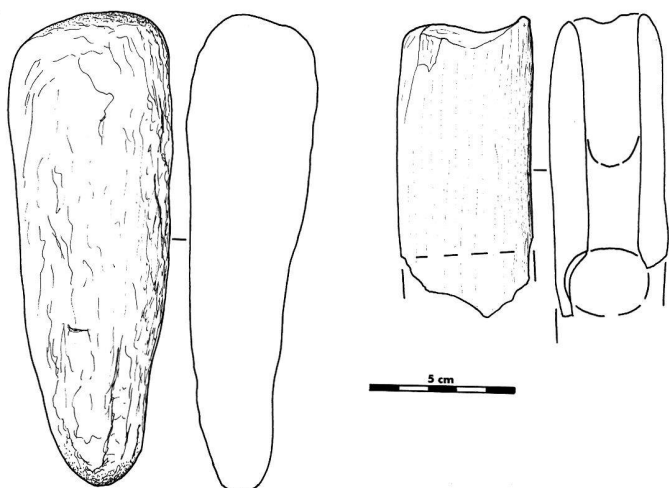


Fig. 9. Mobilier néolithique. A gauche, boucherde en granit. A droite, gaine à perforation transversale en bois de cerf. Dessin J.-L. Voruz.

3. Les blocs. Matériaux et technologie

Les menhirs sont pris dans des roches variées provenant des substrats morainiques proches du site, et n'ont dû être transportés pour être rassemblés que sur quelques centaines de mètres à peine. On compte en effet 18 faciès pétrographiques, soit des roches calcaires locales, soit des roches métamorphiques alpines de blocs erratiques transportés par le glacier du Rhône lors de son avancée würmienne: calcaire pur et compact à surface très altérée (menhirs n° 2, 4, 37, 39, 42, 45), calcaire siliceux ou grès calcarifère (9), grès dur non calcarifère (3), grès quartzueux (31), micaschiste très altéré (15), micaschiste chloriteux (39), micaschiste à plages de feldspath (14), poulingue miocène de Lavaux (6, 7, 17, 20), gneiss sériciteux (8, 19), gneiss granitoïde à plages d'orthose (11), gneiss granitoïde (26, 29, 40, 41, 43), gneiss à cristaux de feldspath (14, 25), gneiss ocellé ou chloriteux (22, 23, 29), gneiss à mica (28), schiste argilo-calcaire feuilleté (27), schiste cristallin (33), schiste vert amphibolique (34), grès quartzueux (31),...

Les menhirs ne sont pas de simples blocs erratiques bruts, comme le sont ceux de Corcelles ou de Bonvillars. Leurs sections souvent très plates, minces ou semi-circulaires, montrent que tous les blocs ont été clivés, sans doute avant leur transport puisqu'on n'a trouvé aucun déchet interprétable comme tel. De plus, de nombreux blocs portent sur le côté des traces de taille indubitables,

sous forme de petites cupules de piquetage ou de bouchardage, mais aussi, parfois, de grands enlèvements évoquant des macro-retouches en percussion lancée.

Aucune trace de gravure faciale n'a été décelée, ce qui peut s'expliquer par la forte altération des états de surface lors du séjour des blocs dans l'eau, pendant près de deux millénaires et demi.

Bien évidemment, aucune information concernant le transport et la mise en place des menhirs n'a pu être donnée par la fouille. Mais il est certain, au vu des nombreuses expérimentations faites un peu partout, que ces gestes ne posaient guère de difficultés techniques.

4. La statuaire. Silhouettes et morpho-typologie

Le caractère le plus surprenant des menhirs d'Yverdon est sans nul doute la grande variabilité de leurs dimensions, le plus petit faisant 35 cm de longueur, 8 cm d'épaisseur pour un poids d'à peine 30 kg, alors que le plus grand avoisine les 4,50 m pour un poids de plus de 5 tonnes. L'alignement de Lutry a heureusement confirmé cette présence étonnante de menhirs microlithiques!

La minceur de la section des menhirs, due au clivage des blocs erratiques, fait que tous les blocs peuvent être appréhendés selon leur silhouette, les menhirs étant plus beaux, plus «purs», lorsqu'on les regarde de face.

La comparaison des relevés de toutes les principales faces, choisies empiriquement en fonction de leur esthétique, permet de classer les pierres selon plusieurs catégories (fig. 27; 34), à l'intérieur desquelles la variabilité est plus ou moins forte selon les contraintes géologiques du matériau. De longs blocs allongés fusiformes, à base oblique ou transverse biseautée, portent vers le quart supérieur un épaulement subsymétrique permettant de dégager une «tête» arrondie (fig. 15-17). Cette forme sommitale se retrouve aussi sur des blocs de moyennes dimensions à corps ovalaire ou rectangulaire (fig. 23; 24), le plus souvent à base rectiligne transverse, tandis que d'autres blocs moyens sont de forme géométrique simple, symétrique, arrondie (fig. 29) ou rectangulaire (fig. 18). C'est à l'intérieur de cette catégorie que l'on trouve les formes les plus directement comparables à celles des statues-menhirs gravées du Midi. Enfin, de petits blocs inférieurs à 80 cm répètent à échelle réduite les formes précédentes, certains d'entre eux montrant des têtes parfaitement bien dégagées (fig. 26).

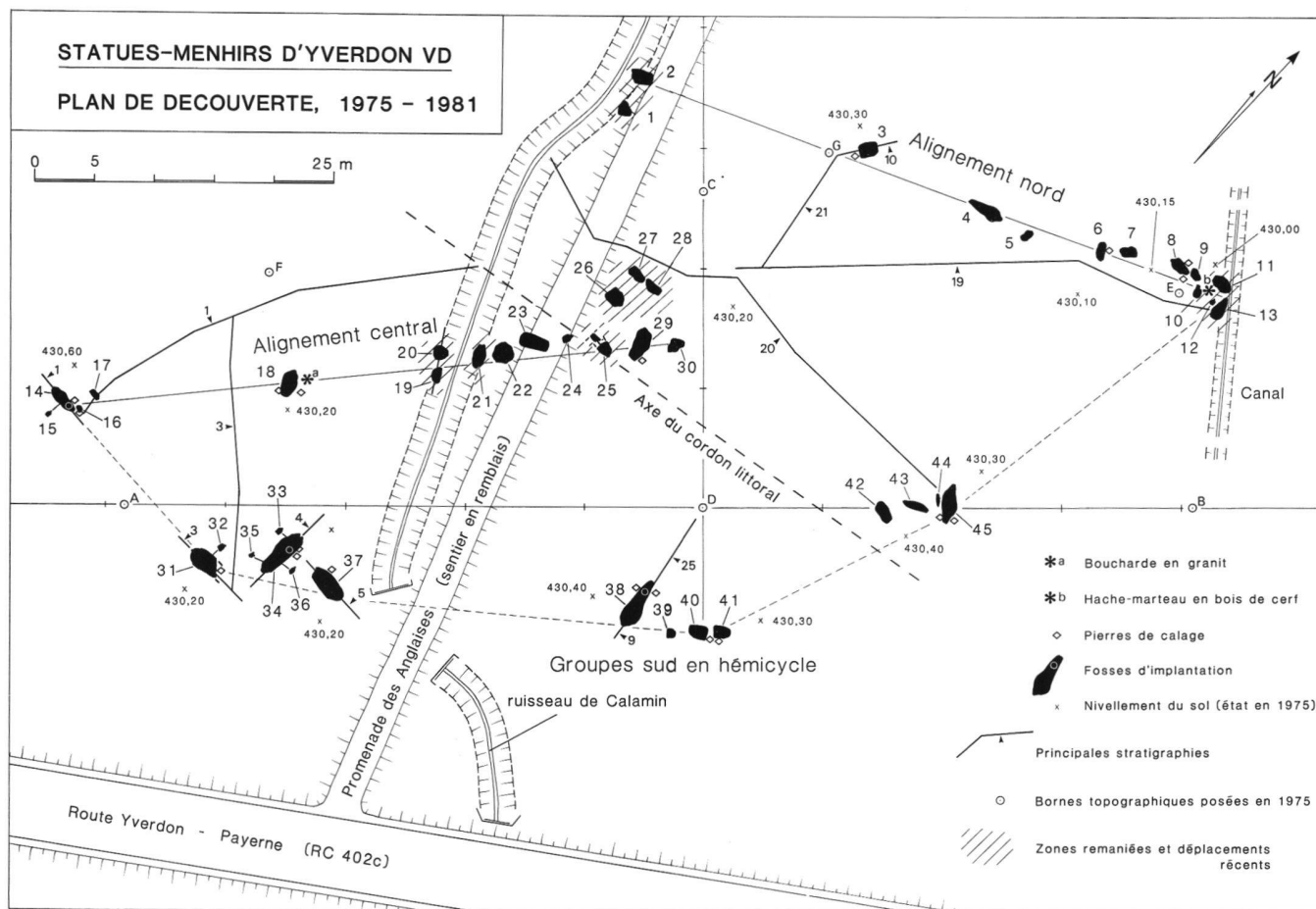


Fig. 10. Plan général et état des lieux en 1975 et 1981 (découverte des menhirs couchés). La grande flèche du nord indique le nord géographique, tandis que la petite donne le nord magnétique en 1975 (déclinaison W de $2^{\circ}34'$). Les bornes A à F ont été repérées par F. Pilloud, Géomètre officiel à Yverdon. Coordonnées: A = 540 258,13-181 322,10 et E = 540 309,67-181 395,98. Dessin J.-L. Voruz.

Plus précisément, les têtes, que l'on arrive toujours à très bien distinguer des bases, se répartissent selon 5 types bien distincts: un petit rostre arrondi tout à fait unique portant de très nettes traces de bouchardage (fig. 21; 22; 30), un autre rostre de forme rectangulaire très bien dégagé (fig. 23), des têtes en «chapeau de gendarme» (les plus courantes), des arrondis dégagés par des épaulements latéraux, et enfin les têtes à simple convexité symétrique (fig. 20; 25).

La régularité et la bonne représentation des trois derniers types donnent une configuration commune à la majorité des têtes, quelle que soit la dimension du bloc porteur. Il y a donc bien symbolisation voulue de la forme générale du bloc taillé, même si cette symbolisation peut paraître parfois grossière ou approximative, cette irrégularité étant sans doute due aux contraintes physiques du matériau.

Tous les blocs ont donc été débités, taillés, et, pour la plupart d'entre eux, façonnés de manière à leur donner une forme standard. Ce sont bien des statues, dont l'aspect général anthropomorphe ne fait guère de doute, au vu de l'opposition constante que l'on peut établir entre les deux extrémités tête et base.



Fig. 11. Dégagement des blocs enfouis dans l'humus forestier, en mars 1975. Groupe sud-est des menhirs 42-45, vus de l'ouest. Photographie R. Jeanneret.

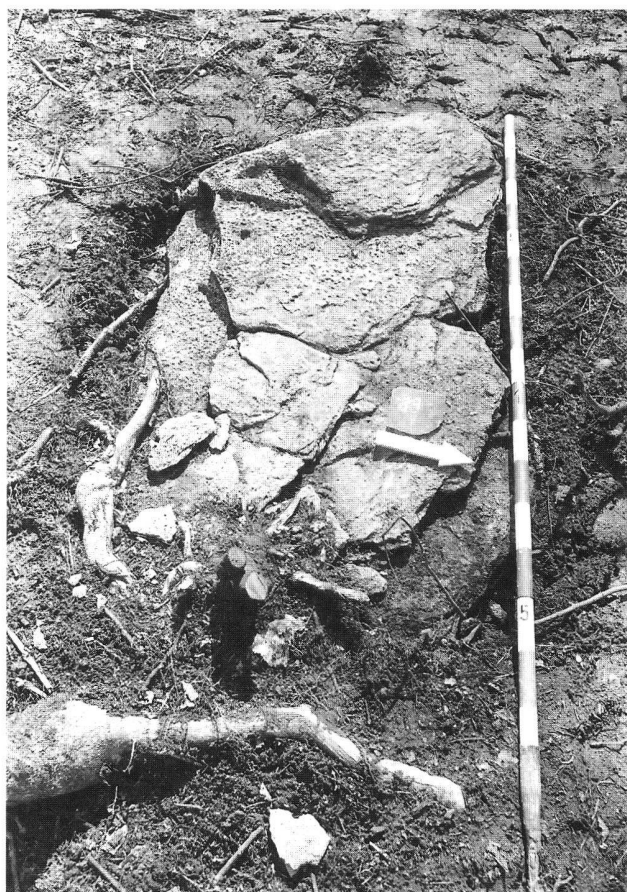


Fig. 12. Menhir n°7, très érodé par les racines, lors de son dégagement en 1975. Photographie R. Jeanneret.



Fig. 13. Dégagement du grand menhir n° 34, recouvrant partiellement la micro-statue-menhir anthropomorphe n° 33. Photographie R. Jeanneret.



Fig. 14. Coupe sagittale sous le menhir n° 38 (cf. fig. 6). On distingue bien les grosses pierres calcaires ayant probablement servi de pierres de calage. Photographie J.-L. Voruz.

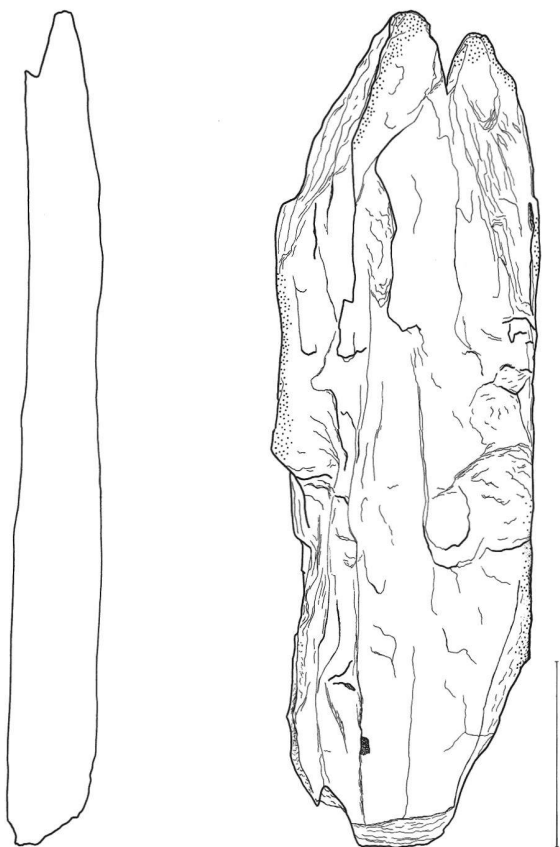


Fig. 15. Menhir n° 34, «chef» fusiforme du groupe sud-ouest. Echelle 1 m. Dessin F. Favre.

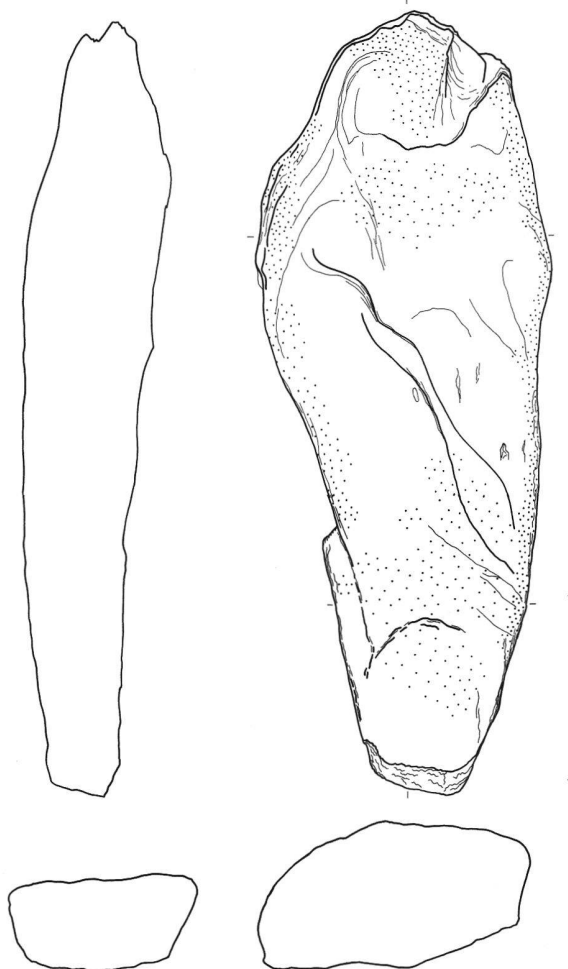


Fig. 16. Menhir n° 38, «chef» fusiforme du groupe sud. Echelle 1 m. Dessin F. Favre.

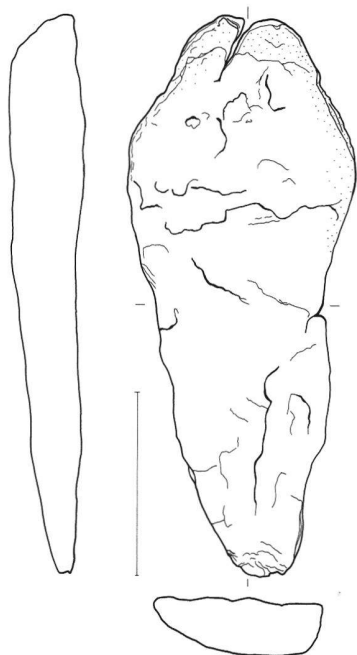


Fig. 17. Menhir n° 4, fusiforme parfait placé au centre de l'alignement nord. Echelle 1 m. Dessin F. Favre.

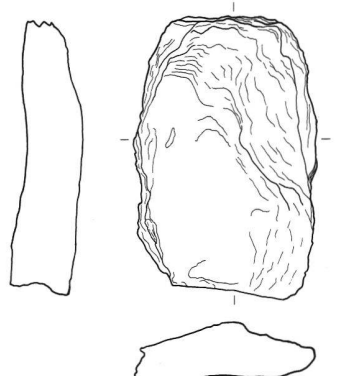


Fig. 18. Menhir n° 41, dalle subrectangulaire du groupe sud. Echelle 1 m. Dessin F. Favre.

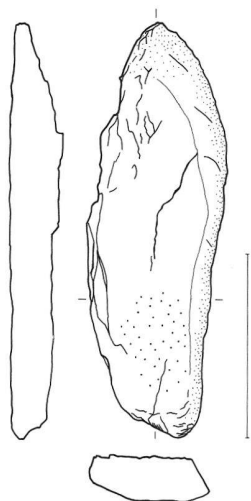


Fig. 19. Menhir n° 43, dalle fusiforme du groupe sud-est. Echelle 1 m. Dessin F. Favre.

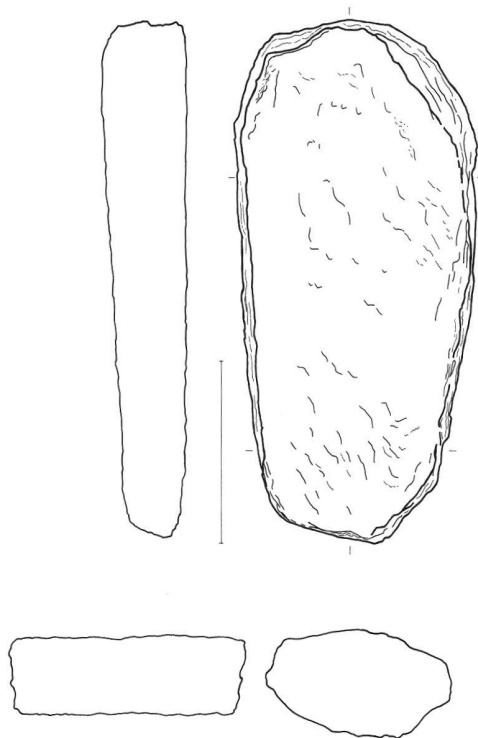


Fig. 20. Menhir n° 23, grande dalle originale à tête arrondie placée au centre de l'alignement central. Echelle 1 m. Dessin F. Favre.

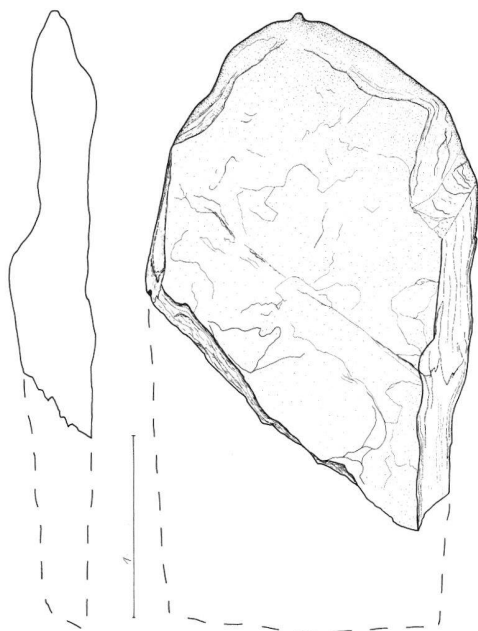


Fig. 21. Menhir n° 31, grande dalle bouchardée du groupe sud-ouest, à tête arrondie dégagée par deux épaulements, et surmontée d'un rostre sommital. Cette forme est tout à fait comparable aux gravures «en écusson» de l'art gravé mégalithique breton, daté du cinquième millénaire. Echelle 1 m. Dessin F. Favre.

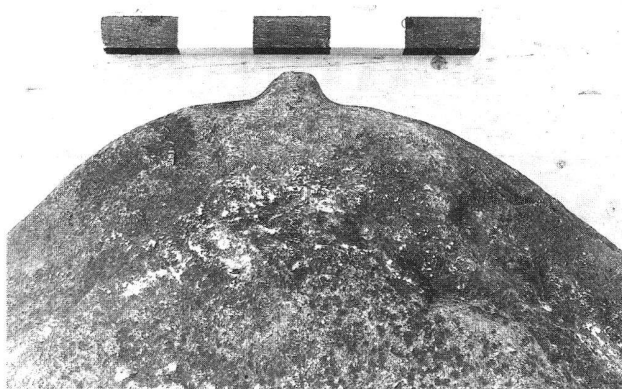


Fig. 22. Détail du menhir n° 31, rostre sommital bouchardé. Echelle 50 cm. Photographie J.-L. Voruz.

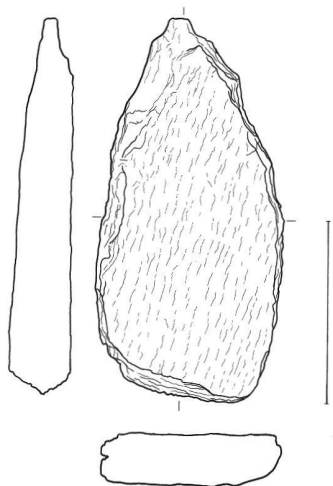


Fig. 23. Menhir n° 13, dalle triangulaire à tête rectangulaire bien dégagée, placée à l'extrémité est de l'alignement nord. Echelle 1 m. Dessin F. Favre.

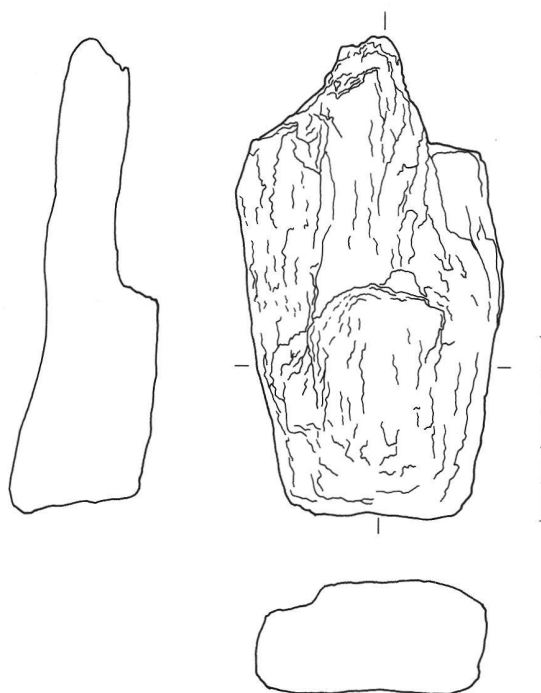


Fig. 24. Menhir n° 9, dalle anthropomorphe de l'alignement nord. Echelle 1 m. Dessin F. Favre.

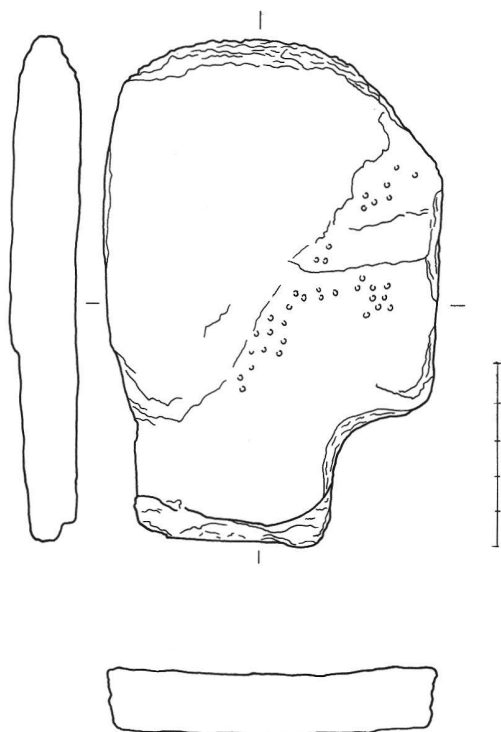


Fig. 25. Menhir n° 10, dalle arrondie à échancrure proximale de l'alignement nord. Echelle 1 m. Dessin F. Favre.

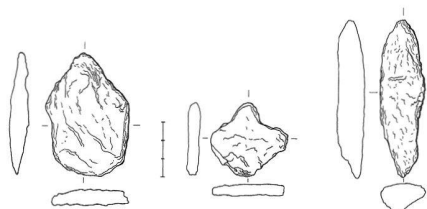


Fig. 26. Micro-menhirs n° 33, 35 et 44 (de gauche à droite). Echelle 30 cm. Dessin F. Favre.

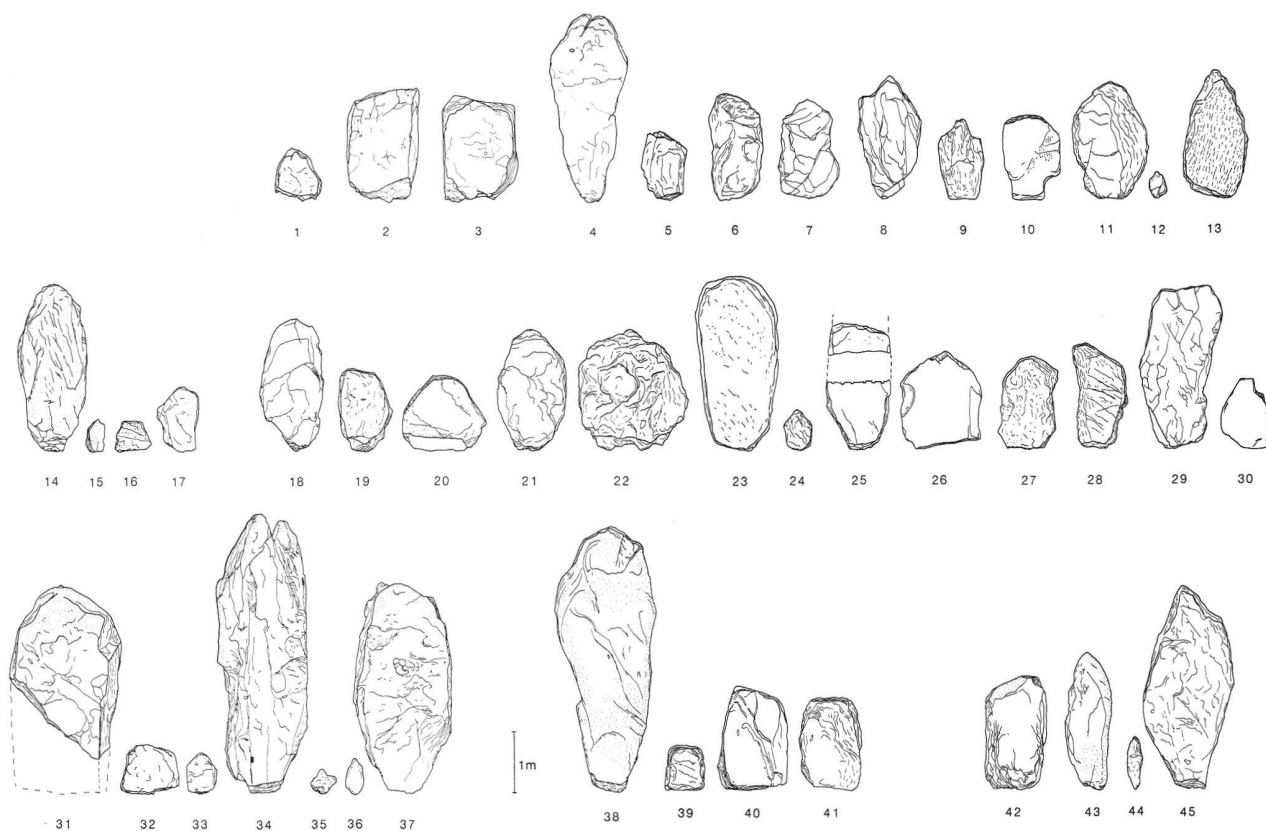


Fig. 27. Morphologie des 45 statues-menhirs dessinées toutes à la même échelle. 1-13: alignement nord. 14-17: groupe ouest. 14-30: alignement central. 31-37: groupe sud-ouest. 38-41: groupe sud. 42-45: groupe sud-est. Dessin F. Favre.



Fig. 28. Alignement nord vu en direction de l'ouest. Remarquer le rostre sommital du n° 13, au premier plan. Photographie J.-L. Voruz.



Fig. 29. Menhir n° 23 (à gauche) et 22, au centre du site, vus en direction du sud. Photographie J.-L. Voruz.



Fig. 30. Tête du menhir n° 31, à rostre apical et épaulements dégagés par bouchardage, face sud. Photographie J.-L. Voruz.



Fig. 31. Menhir n° 13, dalle triangulaire plate à tête rectangulaire. Photographie J.-L. Voruz.



Fig. 32. Menhir fusiforme n° 38, vu de profil en soleil couchant, accompagné de la dalle rectangulaire n° 40. Photographie J.-L. Voruz.



Fig. 33. Vue d'ensemble des menhirs d'Yverdon en direction du nord-est. Au premier plan, groupe sud-ouest, dominé par le long bloc fusiforme n° 34. Photographie J.-L. Voruz.

5. L'espace religieux. Architecture du site

La zone réservée aux statues-menhirs d'Yverdon a été agencée de manière évidente, et le classement morphologique que l'on vient d'établir donne une typologie intéressante de cet espace structuré (fig. 34).

Un alignement central divise le site en deux parties. Au nord, un second alignement de même longueur¹³ est orienté parallèlement sans doute à l'ancien rivage. Le relief primitif, une grande colline allongée de faible hauteur, au maximum 50 à 100 cm, est donc utilisé au mieux, d'autant plus qu'il devait dominer les villages palafitiques environnants de plus de 1 m de dénivellation.

Au sud, quatre groupements grossièrement équidistants (fig. 34, blocs 14–45) dessinent un vaste arc de cercle qui rejoint les deux extrémités opposées des deux alignements. Ils forment donc une sorte d'hémicycle théâtral, comme si les statues-menhirs, surtout les plus longues, avaient été érigées pour être mieux admirées.

La surface ainsi définie, un losange de 50 × 110 m, est suffisamment grande pour pouvoir réunir, dans l'hypothèse d'un lieu de rassemblement, plusieurs centaines de personnes. Ces dimensions sont tout à fait semblables à celles de certains cromlechs¹⁴. Faut-il donc, pour interpréter le site, privilégier les alignements ou l'ovale théâtral qui définirait le cromlech d'Yverdon?

La typologie de la fig. 34 révèle un aspect essentiel de l'architecture du site, puisque les 4 groupes se composent d'un long menhir fusiforme dominant deux blocs moyens arrondis ou subrectangulaires, accompagnés de quelques micro-menhirs. Leur taille varie, mais reste homogène à l'intérieur de chacune de ces «familles», les deux groupes centraux où se trouvent les plus longs menhirs dominant les deux autres.

Il y a donc arrangement manifeste, délibéré, des différentes formes de statues-menhirs dans l'espace réservé, une sorte de grammaire liant la statuaire symbolique et l'emplacement d'érection, grammaire dont évidemment le sens nous échappe totalement. Tout au plus peut-on suggérer, à la lumière du comparatisme ethnographique, une vocation socio-religieuse d'un lieu de rassemblement, et, par le caractère anthropomorphe des statues-menhirs, une sacralisation des figurations symboliques. Les statues-menhirs représentent-elles des ancêtres ou leurs âmes, des héros mythifiés, des hommes particuliers distingués au cours de leur vivant, ou des dieux? seraient-elles même des divinités en elles-mêmes, et non seulement leur représentation? – on ne peut répondre à ce genre de questions qu'il est pourtant légitime de se poser, tant les vestiges témoignant du sacré, de la religiosité ou de la vie spirituelle des sociétés néolithiques sont-ils variés... Cet immense champ de frustrations est du reste bien ce qui sépare les ethnologues des archéologues!

6. Chronologie et composantes culturelles

En l'absence de stratigraphie, la chronologie relative du site ne peut pas être précisée, comme l'a pu être celle de l'alignement de Lutry, utilisé du Néolithique moyen au Bronze ancien (Voruz 1990, 191). La structuration de l'espace aurait très bien pu se faire en plusieurs étapes, tout comme la formation des alignements, et n'est donc pas un argument pour concevoir une chronologie courte. Du reste, un acquis récent des recherches sur le mégalithisme est justement la reconnaissance des longues durées de vie des monuments, très souvent agrandis, reconstruits, modifiés, réutilisés, etc.¹⁵, durant tout le Néolithique et la Protohistoire (sans parler des menhirs christianisés). Pour Yverdon, les comparaisons qui vont suivre pourraient suggérer deux grandes phases, la première au Néolithique moyen avec les groupes sud contenant les menhirs fusiformes et les rostres céphaliques, la seconde au début du Néolithique final avec des formes comparables aux statues-menhirs du Midi, que l'on retrouve en majorité dans l'alignement nord.

Quant à la chronologie absolue, quelques comparaisons et plusieurs arguments indirects renvoient au début du Néolithique moyen pour les premières érections.

Tout d'abord, rappelons que plusieurs cromlechs ou alignements ont reçu une datation directe.

1. L'alignement de Sion, comme nous l'avons vu en introduction, est datable par plusieurs arguments du début du Néolithique moyen, soit vers 4500–4000 av. J.-C. La profondeur d'enfouissement est la même que celle de la nécropole Chamblandes voisine, et les gravures de cupules et d'orants sont identiques à celles de la phase ancienne de l'art rupestre gravé alpin, dont certains thèmes comme l'orant se retrouvent sur des vases à bouche carrée (Voruz 1991, 129).
2. Une fosse d'implantation d'un des menhirs de Couches en Saône-et-Loire, fouillée récemment par Louis Lagrost (1988), a livré des tessons chasséens, culture bien implantée en Bourgogne dès le milieu du cinquième millénaire.
3. Les alignements de menhirs de Kersolan dans le Finistère, fouillés partiellement par Yannick Lecerf (1983), contenaient plusieurs foyers, dont l'un est daté du 42^e s. av. J.-C.¹⁶. Notons au passage que certains blocs de cet alignement, qui en comportaient plus de 200, présentent des cupules bouchardées, tout comme à Corcelles ou à Sion.
4. La fouille des alignements de Cojou, à Saint-Just en Ille-et-Vilaine, a révélé une fréquentation longue et complexe, avec au début des grands foyers, immédiatement suivis par l'implantation de grands menhirs et de cairns en pierre sèche, puis par la construction d'une «chaussée» en pierre bordée par quelques po-

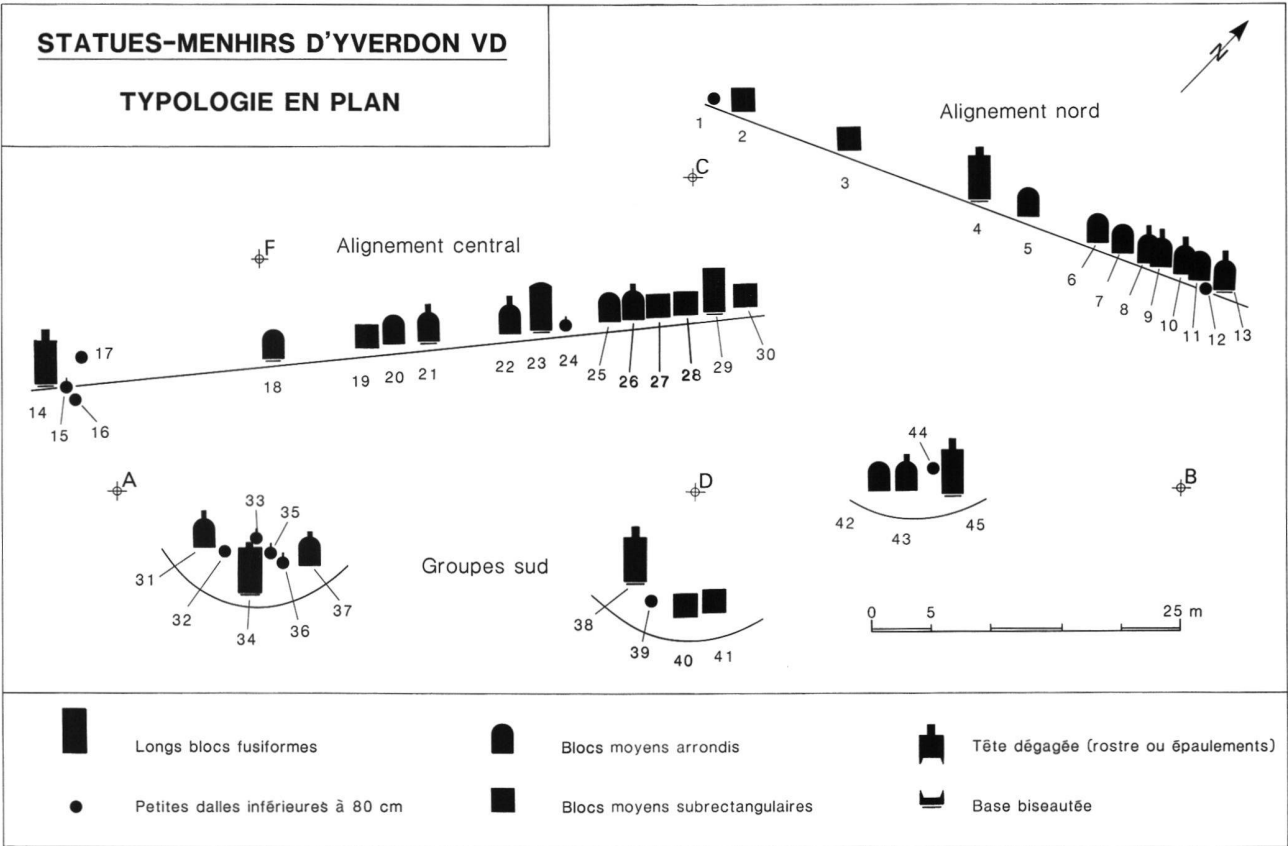


Fig. 34. Disposition typologique actuelle. La position en plan d'après les bornes topographiques A-F (fig. 10) est donnée par le milieu de la base de chaque menhir. Dessin J.-L. Voruz.



Fig. 35. Vue aérienne du site de la Promenade des Anglaises, état actuel, avec à droite la route Yverdon - Payerne. Photographie J. Bois-Gerets, 1987.



Fig. 36. Vue partielle de l'alignement central en direction du nord, menhirs n° 25-29. Photographie J.-L. Voruz.

teaux en bois. Enfin sont édifiés quelques menhirs complémentaires dans l'alignement et quelques coffres funéraires. D'après les fouilleurs, le site est occupé jusqu'au Bronze ancien, alors que les premiers menhirs, quasi contemporains des foyers, sont datés par trois analyses radiocarbones concordantes du milieu du cinquième millénaire¹⁷. De plus, quelques tessons sont attribuables au Cerny, culture centrée vers 4500 av. J.-C.

5. Sur l'îlot d'Er-Lannic, commune d'Arzon dans le Morbihan, se trouvent deux cromlechs adjacents de 50 × 70 m étudiés et restaurés en 1923 par Zacharie Le Rouzic (1928, 1930). Dans la partie haute, les menhirs, de 1–2 m de hauteur, sont disposés jointivement en arc de cercle, de part et d'autre d'un grand menhir de plus de 5 m de hauteur, disposition qui n'est pas sans rappeler l'alignement nord d'Yverdon. Une série de coffres sans doute contemporains qui bordent les menhirs a livré un très beau matériel dont de nombreux vases-supports décorés du Chasséen. Les cromlechs d'Er-Lannic, dont certains menhirs sont décorés de cupules et de gravures de hache (Burl 1987, 110), ont donc sans doute été édifiés vers la fin du cinquième millénaire.

Ainsi, cinq arguments de datation directe vont dans le même sens: les groupements de menhirs, alignements ou cromlechs, sont édifiés dans la deuxième moitié du cinquième millénaire, au début des grandes cultures du Néolithique moyen, et utilisés pendant plus de deux millénaires, jusqu'à l'âge du Bronze ancien¹⁸.

D'autres comparaisons indirectes, stylistiques ou architecturales, permettent tout à la fois de mieux cerner le contexte culturel et de confirmer l'attribution chronologique au début du Néolithique moyen, dans la seconde moitié du cinquième millénaire.

Citons tout d'abord un cas tout à fait particulier, celui du menhir des Rivaux à Espaly-Saint-Marcel en Haute-Loire. Il s'agit d'un bloc de basalte de 2 m de hauteur, grossièrement taillé, à base rectiligne et tête arrondie, avec une face portant de nombreuses cupules bouchardées, qui a été découvert debout dans une fosse, à la base de l'habitat du Chasséen ancien, bien daté vers 4600–4200 (Daugas 1981). A notre connaissance, c'est le seul cas d'association directe menhir – habitat, et sa datation le rend d'autant plus intéressant.

Nous avons réuni dans les figures 37 et 38 un échantillonnage de formes statuaires néolithiques directement comparables à Yverdon, ainsi que quelques gravures liées aux menhirs, particulièrement celle du thème de «l'écusson», appelé aussi «scutiforme», «marmite», «déesse-mère» ou même «cerf-volant psycho-pompe» (sic) (Briard 1977, 42). Ce motif comporte un corps rectangulaire ou ogival, un épaulement bilatéral, un rostre sommital, et parfois des traits rayonnants et des boucles

sur le côté. L'exemple le plus fameux est gravé sur un orthostat à l'entrée du couloir du dolmen de l'Ile-Longue à Larmor-Baden (Morbihan), orthostat lui-même taillé de manière à lui donner une silhouette anthropomorphe (fig. 37,6–17, d'après L'Helgouach 1965). L'utilisation de cette double symbolique comme «gardien des morts» est donc tout à fait possible, tout comme dans le cairn le plus ancien de Barnenez à Plouézoch (Finistère)¹⁹, daté du tout début du mégalithisme breton, vers 4700–4500 av. J.-C. Un réemploi du même genre est attesté à Gavrinis (Larmor-Baden, Morbihan), par un rostre céphalique gravé de 15 cm de hauteur réutilisé comme matériau de construction du cairn²⁰, ainsi qu'avec la célèbre «stèle» gravée du dolmen de Mané-er-Hroek (fig. 37,14), à Locmariaquer dans le Morbihan (Briard 1990, 45).

La ressemblance de tous ces «écussons» avec la statue-menhir n° 31 d'Yverdon (fig. 21) est tout à fait frappante, et nous voyons donc dans son petit rostre sommital une extrême stylisation d'un visage²¹. Les écussons fournissent de plus un argument chronologique supplémentaire, car ils sont toujours attribués à la toute première phase de l'art gravé, synchrone des premiers cairns mégalithiques, vers le milieu du cinquième millénaire.

La même attribution chronologique est obtenue par la comparaison des têtes plus larges, dégagées par arrondis sommitaux ou par épaulements, puisque de telles silhouettes se retrouvent dans les plus vieux cairns bretons et poitevins, soit en position primaire comme stèle funéraire, soit en réemploi iconoclaste. Dans le premier cas, citons comme exemples le dolmen de Kercado à Carnac, où un pilier de la chambre, encastré dans la paroi, présente un rostre sommital (L'Helgouach 1979, 177), le cairn III de l'Ile Guennoc à Landeda (Finistère), un des plus vieux monuments du groupe de Carn, où chaque chambre possède sa propre stèle (fig. 37,1, L'Helgouach 1979, 178), ou encore le tumulus de Montiou à Sainte-Soline (Deux-Sèvres, Joussaume 1981, fig. 79), qui possède une belle statue-menhir anthropomorphe adjacente à deux orthostats taillés, de forme très pure subrectangulaire, qui ne sont pas eux non plus sans rappeler certaines silhouettes d'Yverdon (fig. 37,25), et qui manifestement ont joué un rôle de «gardienne des morts». Dans le deuxième cas, les exemples sont encore plus éclairants et significatifs, comme les deux grandes statues-menhirs (fig. 37,15.21) à protubérance apicale réutilisées comme dalles couvrant le sol des chambres funéraires du dolmen de Mané-Lud à Locmariaquer (Morbihan, inédit) et du dolmen du Petit-Mont à Arzon (Morbihan, Lecornec 1990, fig. 2), où se trouve aussi une stèle gravée d'un écusson, brisée en plusieurs morceaux réemployés dans la construction (fig. 37,22).²²

Les réemplois concernent en fait soit des dalles gravées, soit des stèles ou des statues-menhirs anthropo-

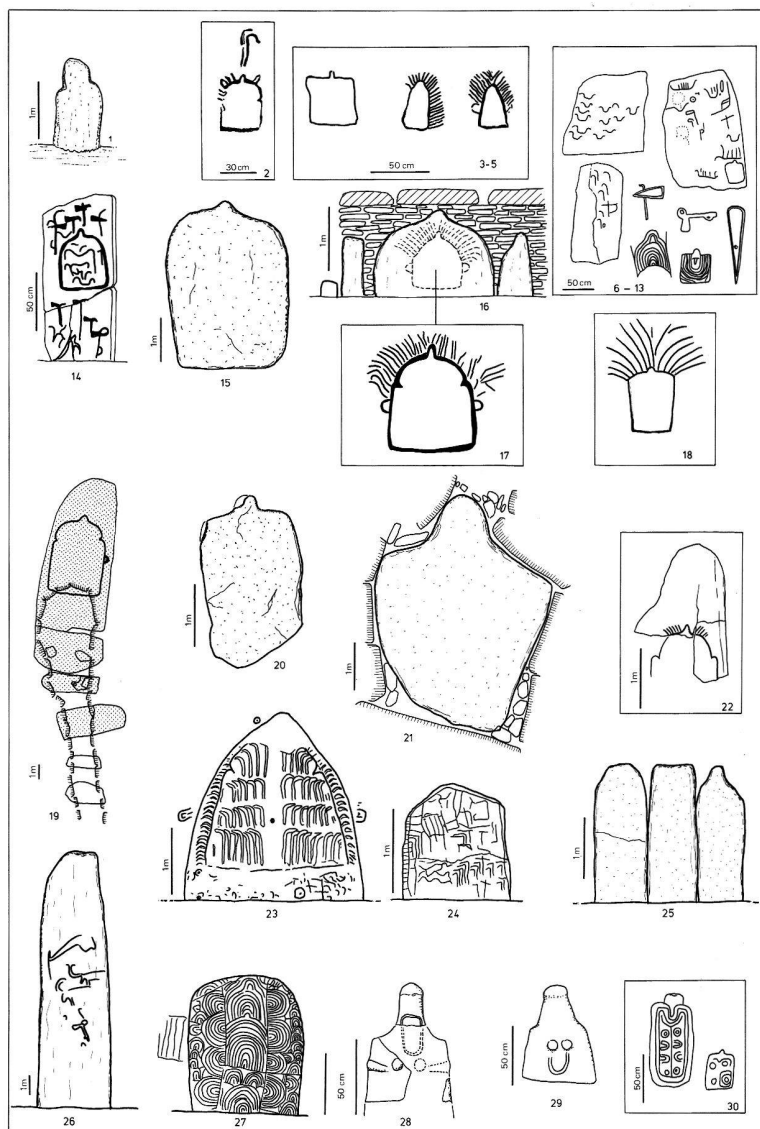


Fig. 37. Eléments de comparaison. Litholâtrie bretonne du Néolithique moyen (figurations humaines stylisées dans le mégalithisme atlantique). 1: Stèle anthropomorphe en place dans un caveau funéraire du cairn III de l'Ile Guennoc à Landéda (Finistère; d'après L'Helgouach 1979, 178). 2: Crosse et «écusson» gravés dans le tumulus de Moustoir à Carnac (Morbihan; d'après Shee-Twohig 1981, fig. 179). 3-5: «Ecussons» gravés dans le dolmen de l'Ile-Longue à Larmor-Baden (Morbihan; d'après Shee-Twohig 1981, fig. 109). 6-7: Gravures diverses dans le dolmen de Mané-Lud à Locmariaquer (Morbihan). 8: Gravures de crosses dans le dolmen de Kervéresse à Locmariaquer (Morbihan). 9: Hache gravée dans le dolmen du Petit-Mont à Arzon (Morbihan). 10: Hache gravée dans le dolmen de la Table des Marchands à Locmariaquer (Morbihan). 11-13: «Ecussons» et haches gravées dans le dolmen de Gavrinis à Larmor-Baden (Morbihan). 6-13; d'après L'Helgouach 1965, fig. 33). 14: Stèle cassée en position secondaire, gravée de haches, de serpents et d'un «écusson», dans le dolmen de Mané-er-Hroek à Locmariaquer (Morbihan; d'après Briard 1990, 45). 15: Statue-menhir à protubérance céphalique réutilisée comme dalle de sol de la chambre funéraire du dolmen de Mané-Lud à Locmariaquer (Morbihan; inédit). 16-17: Statue-menhir gravée à protubérance céphalique utilisée comme orthostat à l'entrée du couloir du dolmen de l'Ile-Longue à Larmor-Baden (Morbihan; d'après L'Helgouach 1965, fig. 3 [16] et Shee-Twohig 1981, fig. 108 [17, relevé plus précis de la gravure en «écusson»]). 18: «Ecusson» gravé sous une dalle en position secondaire à l'entrée de la chambre funéraire du dolmen J de Barnenez à Plouézoch (Finistère; d'après Briard 1990, 8). 19: Plan du dolmen de Mané-Rutual à Locmariaquer (Morbihan; réutilisant en dalles de couverture trois anciens menhirs [en grisé], dont le plus grand, de 11 m de hauteur, porte un «écusson» gravé de plus de 5 m de long; d'après L'Helgouach 1983, fig. 2). 20: Statue-menhir à rostre apical réutilisé comme dalle de couverture du coffre funéraire de Kersandy à Plouhinec (Finistère; d'après Briard 1977, fig. 3). 21-22: Grande statue-menhir à protubérance céphalique réutilisée comme dalle de base de la chambre funéraire (21) et assemblage de deux fragments de stèle portant un «écusson» gravé réutilisés dans la construction du dolmen du Petit-Mont à Arzon (Morbihan; d'après Lecornec 1990, fig. 2 et 4). 23: Statue-menhir ogivale à légers épaulements réutilisée en orthostat du dolmen de la Table des Marchand à Locmariaquer (Morbihan. La comparaison avec un «écusson» est renforcée par la gravure de deux boucles sur la face opposée et de deux encoches sur la face principale, couverte de crosses. D'après Shee-Twohig 1981, fig. 102s.). 24: Statue-menhir en forme générale d'écusson à gravures énigmatiques dans le dolmen de Mané-Kerioned B à Carnac (Morbihan; d'après L'Helgouach 1965, fig. 60). 25: Statues-menhirs jointives à tête ogivale, plate ou dégagée en protubérance, utilisées en orthostats du dolmen I de Montiou à Sainte-Soline (Deux-Sèvres; d'après Joussaume 1981, fig. 75). 26: Menhir reconstitué d'après trois fragments réutilisés comme dalles de couverture des dolmens de Gavrinis, de la Table des Marchand et d'Er-Grah à Larmor-Baden et Locmariaquer (Morbihan; avec gravures de bovidés, de hache, de crosse et de «hache-charrue», d'après Le Roux 1985, fig. 36). 27: Dalle n° 9 du couloir d'accès au dolmen de Gavrinis, entièrement gravée selon le thème de l'écusson (d'après Le Roux 1985, pl. XV). 28: Fragments d'une statue-menhir à tête, collier, seins et bras, réutilisés dans la construction du tumulus de Kermené en Guidel (Morbihan; d'après Giot 1959, fig. 7). 29: Statue-menhir anthropomorphe avec seins et colliers de Laniscar à Le Trévoux (Finistère; d'après Shee-Twohig 1981, fig. 175). 30: Gravures en «écusson» à signes internes dans le dolmen du Néolithique final des Pierres Plates à Locmariaquer (Morbihan; d'après L'Helgouach 1965, fig. 74).

morphes, soit encore des véritables menhirs, comme le fameux menhir gravé de Locmariaquer (fig. 38,26), fragmenté en 3 morceaux, dont deux ont été réutilisés en couverture de dolmen, l'un à la Table des Marchands, l'autre à Gavrinis, distant de plus de 5 km (Le Roux 1985a, fig. 36). Le dolmen de Mané Rutual à Locmariaquer (fig. 37,19) en donne un autre exemple spectaculaire, avec 3 menhirs réutilisés comme dalles de couverture, l'un à tête plate, le deuxième à tête ogivale et épaulement, et le troisième décoré d'un magnifique écusson de plus de 5 m de longueur (L'Helgouach 1983, fig. 2). Citons encore la dalle de couverture du coffre Bronze ancien de Kersandy à Plouhinec (Finistère, Briard 1977), la statue-menhir brisée et réutilisée dans le tumulus de Kerméné à Guidel (Morbihan, Giot 1959, 25), les menhirs d'un ancien alignement, réutilisés au Bronze ancien comme orthostats du «Tombeau des Géants» à Campénéac (Morbihan, Briard 1989, 36), etc. Enfin, signalons qu'on a récemment identifié le bris volontaire et la désaffectation de grands menhirs gravés portant des crosses, des écussons ou d'autres motifs, comme ceux d'Er-Grah (antérieur à la Table des Marchand, le plus long menhir connu au monde), de Kermaquer ou de Le Tremblais (L'Helgouach 1983, 64).

Tous ces exemples montrent à l'évidence que de profondes transformations de l'architecture mégalithique se sont produites dès le Néolithique, et qu'il ne faut pas considérer les monuments comme quelque chose de figé et d'absolu. Jean L'Helgouach (1990, 92) propose d'interpréter ce fait par la disparition, lors de l'extinction d'un groupe social ou d'une dynastie, des idoles dressées comme monuments de prestige dans le territoire d'une société. Ces idoles, omni-présentes dans le monde des vivants, auraient ainsi été intégrées petit à petit dans le monde des morts, la continuité des mêmes symboles sur plus d'un millénaire indiquant par contre une certaine continuité de la pensée religieuse.

Malgré leur célébrité, les menhirs bretons restent très mal connus et sont rarement décrits rigoureusement. En plus des alignements et des réemplois, signalons deux menhirs qui semblent être liés au domaine funéraire, l'un, décoré de cupules, placé à l'entrée du dolmen des Pierres Plates à Locmariaquer (Morbihan), où l'on trouve d'ailleurs plusieurs écussons gravés, l'autre placé à proximité du tertre du Manio I à Carnac, gravé de serpentiformes et de haches, et à la base duquel se trouvait une fosse livrant de la céramique chasséenne (Burl 1987, 150). Quelques autres menhirs ont des formes rappelant nettement celles d'Yverdon, ainsi quelques grands menhirs ogivaux portant des cupules ou des écussons comme à Kermaillard (Sarzeau, Morbihan, Lecornec 1990, 145), quelques menhirs fusiformes très élancés dans les Côtes d'Armor, etc.

Mais d'autres régions connaissent aussi des statues-menhirs anthropomorphes à tête bien dégagée ou des menhirs taillés de silhouette très pure comparable à Yverdon (fig. 39). En contexte funéraire, signalons particulièrement les stèles gravées de certaines allées couvertes du Bassin parisien, comme à Aubergenville ou à Aveny (fig. 38,1.2), les stèles gravées en creux dans la craie des hypogées de la Marne (fig. 38,4-7), la stèle arrondie de l'allée-couverte du Reclus à Bannay (Marne), tout à fait semblable à certains menhirs d'Yverdon comme les n° 23 (fig. 20), 10 (fig. 25), 11, ou 22 (fig. 27), les stèles triangulaires du dolmen du Pouget dans l'Hérault (fig. 38,8.9, Arnal 1986, fig. 17), la stèle de la «tombe en ruche» de Cazarils (Hérault, fig. 38,32; Abelanet 1986, fig. 44), etc.

Hors contexte, de nombreuses statues-menhirs méditerranéennes (fig. 38,13-32) montrent que des formes très variées, même très grossières, ont pu être utilisées comme symbolique humaine, tout comme certains menhirs aniconiques (fig. 38,38, comme exemple parmi d'autres, Arnal et Bringer 1985), aussi bien dans les Causses que dans le Bas-Languedoc.

Une statue-menhir très particulière a été signalée récemment par Jean Lautier (1988), à Barre dans le Tarn (fig. 38,33). Deux fois plus haute que toutes les autres, elle possède une tête arrondie dégagée par deux épaulements, et, sur une face, des gravures de serpentiformes et de zigzags. L'autre face par contre montre les attributs habituels des statues du Néolithique final régional, avec une crosse, un «objet» et une ceinture. On pourrait y voir un bel exemple de réemploi d'une statue-menhir façonnée au Néolithique moyen de type breton (tête, forme générale et gravures serpentiformes ou zigzagantes), puis retournée et transformée selon la mode locale au Néolithique final.

Les statues-menhirs du Midi, généralement attribuées au Néolithique final, sont donc peut-être en continuité d'une symbolique plus vieille de type breton.

Un autre relais entre le monde atlantique et nos régions vient d'être mis en évidence en Bourgogne (Lagrost 1988). Il s'agit d'une série de très beaux menhirs granitiques, isolés ou en groupe de 6 ou 7 comme à Couches (Saône-et-Loire), portant de nombreuses gravures réunissant, fait unique, des thèmes de la phase ancienne de l'art gravé breton (serpentiformes, ancres, haches et écussons), un thème propre au Midi, l'«objet», ainsi que les symboles alpins les plus vieux comme la cupule cerclée et l'orant, sans parler de quelques cupules ubiquistes (fig. 38,34-37). Situés sur la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique, les menhirs de Bourgogne ont pu jouer un rôle de contact trans-culturel dans le sens ouest-est, et montrent en tout cas qu'il est tout à fait légitime de chercher jusque vers l'Atlantique des parallèles à la litholâtrie péri-alpine.



Fig. 38. Eléments de comparaison. Litholâtrie diverse. Menhirs gravés, statues-menhirs méditerranéennes et stèles anthropomorphes utilisées en contexte funéraire. Sauf indication contraire, les échelles indiquent 50 cm. 1: Statue-menhir gravée avec visage, colliers et seins du dolmen du Trou-aux-Anglais à Epônes (Yvelines; d'après Peek 1975, pl. II). 2: Pilier de l'allée couverte d'Aveny à Dampmesnil (Eure), gravée avec seins et colliers (d'après Arnal 1976, 139). 3: Statue-menhir de «La Gran'mère du Chimquière» à Saint-Martin, Guernsey (d'après Shee-Twohig 1981, fig. 206). 4: Paroi sculptée de l'hypogée 2 des Houyottes à Courjeonnet (Marne), avec visage et hache (représentation masculine?; d'après Shee-Twohig 1981, fig. 193). 5-7: Parois sculptées des hypogées 23 et 24 du Razet à Coizard (Marne; d'après Shee-Twohig 1981, fig. 195 et 196). 8-9: Statues-menhirs aniconiques du dolmen du Pouget (Hérault; d'après Arnal 1986, fig. 17). 10: Statue-menhir aniconique placée en orthostat au fond de la chambre sépulcrale de l'allée couverte du Reclus à Bannay (Marne; Inédit). 11: Statue-menhir à protubérance apicale de Collorgues (Gard; d'après de Mortillet 1914, 71). 12: Statue-menhir à petit rostre apical gravé en visage, avec seins et bras, de Tiritaka (Crimée; d'après Arnal 1976, 215). 13-22: Statues-menhirs diverses du Languedoc oriental (d'après Jallot 1987, 62-63). 23-25: Petites statues-menhirs du Vaucluse (d'après Abelanet 1986, fig. 44). 26-27: Statues-menhirs à visage très stylisé et crosse, découvertes en position secondaire dans la grotte de la Sartanette à Remoulins (Gard; d'après Agussol et al. 1987, 106). 28: Statue-menhir masculine des Maurels (Aveyron), avec collier, arc et flèches, «objet» suspendu à un baudrier, bras, ceinture et jambes (d'après Abelanet 1986, fig. 45). 29: Statue-menhir féminine de Collorgues (Gard), avec visage stylisé, bras et crosse (d'après Abelanet 1986, fig. 45). 30: Statue-menhir féminine de Saint-Sernin-sur-Rance (Aveyron), du type rougat, avec visage à tatouages horizontaux, collier à six rangées, pendeloque, seins, ceinture, bras, jambes et «manteau» ou chevelure formant des plis sur le côté et l'avant (d'après Abelanet 1986, fig. 44). 31: Statue-menhir de Saint-Théodorit (Hérault), avec visage, perle en collier et bras (d'après Abelanet 1986, fig. 44). 32: Statue-menhir de Cazarils à Viols-le-Fort (Hérault), utilisée comme stèle funéraire en orthostat au fond d'une «tombe en ruche», probable sépulture collective du Néolithique final, avec visage en «chouette», collier et tatouage (d'après Abelanet 1986, fig. 44). 33: Statue-menhir à tête dégagée de Combeynat à Barre (Aveyron). Au dos, gravures en éclair ou serpentiformes, de face, gravures de crosse, d'objet et de ceinture. Réutilisation d'un menhir du Néolithique moyen en statue-menhir type languedocien du Néolithique final? (D'après Lautier 1988, 81. A droite, menhir aniconique voisin). 34-37: Menhirs gravés de Saint-Micaud, Couches et Massy (Saône-et-Loire; d'après Lagrost 1988). 38: Menhir aniconique à tête arrondie de Juoilles à Rouet (Hérault; d'après Arnal et Bringer 1985).

Enfin, on retiendra de ce rapide tour d'horizon comparatif l'existence quasi certaine dès le Néolithique moyen d'une liaison entre le mégalithisme et les cupules, souvent associées à des stèles funéraires gravées ou à des statues-menhirs²³. Mais cela n'enlève rien au mystère des pierres à cupules, qui ont sans doute été utilisées très longtemps, jusqu'à des époques récentes, à des buts variés.

Ainsi, tous les indices d'attribution chronologique, même s'ils sont indirects, vont en direction du tout début du Néolithique moyen pour dater l'érection des premières statues-menhirs d'Yverdon, particulièrement pour celle taillée en «écusson» et celles portant une tête bien dégagée. Les indices renvoyant au début du Néolithique final, par comparaison avec les stèles de Sion ou les statues-menhirs du Midi, indiqueraient quant à eux une utilisation prolongée du site jusqu'à l'âge du Bronze.

Par contre, les comparaisons n'éclairent guère la compréhension de la fonction du site. Le fait que de nombreuses statues-menhirs soient liées à un contexte funéraire et artistique particulier renforcerait l'idée d'un phénomène religieux utilisant une symbolique statuaire commune à une très large population, des Alpes à la Bretagne.

Le sexe des pierres (dieux ou déesses, gardiens ou gardiennes des morts?) n'est pas déterminable à Yverdon, et vouloir en discuter serait aussi byzantin que de discuter du sexe des Anges.

L'éventuelle fonction commémorative des menhirs ne laisse évidemment que peu de traces au niveau archéologique, aussi n'en parle-t-on que rarement. L'exception est le célèbre site de Carnac, qui, avec ses dix mille menhirs répartis sur onze files, est forcément un lieu de rassemblement, voire même un centre processionnel à érections commémoratives (Giot 1983), hypothèse qui s'accorde bien avec le fait que les menhirs de Carnac ne sont que très rarement taillés.

7. Conclusion. De la fonction socio-religieuse des statues-menhirs, et de la notion du sacré dans la société néolithique

L'argumentation que nous proposons pour comprendre le site mégalithique d'Yverdon peut s'ordonner selon les 9 propositions suivantes:

1. Les blocs découverts couchés sur la grève du lac de Neuchâtel sont bel et bien des menhirs. Les fosses et les blocs de calage observés lors de nos fouilles montrent qu'ils ont bien été érigés, antérieurement à la transgression du Bronze final, et postérieurement aux dépôts fins de l'Atlantique.
2. Ils proviennent des dépôts erratiques morainiques environnants, mais ce ne sont pas des blocs bruts comme le sont les menhirs isolés de la région. Ils ont tous été débités puis plus ou moins taillés, de manière à leur donner une certaine silhouette. La découverte d'une boucharde et d'une gaine de hache irait dans le sens d'un façonnage fait sur place.
3. La morphologie des blocs se divise, indépendamment de leur dimension, en deux grandes catégories. D'une part, des formes géométriques simples rectangulaires ou ovales, qui rappellent nombre de stèles funéraires ou de statues-menhirs datées plutôt du Néolithique final. D'autre part, des formes composées avec un corps varié et une tête dégagée, arrondie ou taillée en rostre sommital, qui évoquent les premières statues-menhirs anthropomorphes du Néolithique moyen atlantique, dont le fameux thème de «l'écusson», stylisation extrême d'un corps humain. Quelques têtes en «chapeau de gendarme» suggèrent aussi les stèles funéraires de Sion ou du Bassin parisien, datées du début du Néolithique final, ce qui dénoterait une longue utilisation du site, à travers les deux millénaires du Néolithique.
4. Il existe à Yverdon, tout comme à Lutry et à Sion, une statuaire symbolique, probable sacralisation de figures humaines, liée par une certaine syntaxe, une certaine grammaire, à leur emplacement. Les statues-menhirs d'Yverdon sont érigées dans un espace réservé, particulier, structuré, avec deux alignements et un hémicycle formé de quatre, peut-être même de cinq, groupes équidistants, chacun de ces groupes ayant la même composition. Même si l'érection résulte d'une longue évolution, le site possède une architecture mégalithique qui lui est propre et qui devait avoir autant de signification que les blocs eux-mêmes. Ce genre de typologie se retrouve dans certains cromlechs comme celui d'Er-Lannic ou dans certains alignements comme celui de Lutry.
5. Les trois sites d'Yverdon, de Lutry et de Sion possèdent comme caractères communs leur topographie

particulière, de légères buttes isolées par des ruisseaux, leur disposition propre qui montre que ce sont des lieux réservés, mais situés à proximité immédiate d'habitats importants. On peut donc raisonnablement les interpréter comme lieux de réunion, au même titre que les grands ensembles de Bourgogne (Couches), des Causses (Blandas), de Vendée (Avrillé) ou de Bretagne (Carnac, Saint-Just, ...).

6. Les plus hautes statues-menhirs d'Yverdon ont toutes la même allure fusiforme très élancée, avec des épaulements et une tête arrondie. Elles ajoutent un nouveau type dans la palette statuaire des représentations anthropomorphes. Placés au centre de chacun des groupes, elles pourraient avoir une signification particulière, dominante.
7. Le mégalithisme suisse forme un tout structuré, cohérent, avec de nombreuses liaisons entre art gravé, menhirs, statues-menhirs, dolmens et pierres à écuellles, ce tout représentant sans doute les expressions symboliques variées d'une même pensée religieuse ou de mêmes concepts spirituels. Ces derniers s'enracinent certainement dans une grande tradition qui va des Alpes à l'Atlantique, où le même genre de liaisons ont été observées.
8. Une grande série d'indices chronologiques, directs ou indirects, relatifs ou absolus, convergent vers le début du Néolithique moyen, particulièrement vers le milieu du cinquième millénaire. Les plus anciens menhirs pourraient donc être antérieurs aux stations lacustres voisines, mais de nombreux sites terrestres sont connus dans un rayon de moins de 20 km pour le Chasséen ou le Cortaillod ancien (Rances, Baulmes, Orbe, Portalban, Vallon des Vaux, ...). C'est précisément l'époque où s'affirme sur le Plateau suisse l'organisation des terroirs agricoles et des territoires néolithiques, et où la culture matérielle montre le plus d'affinités chasséennes. Les statues-menhirs auraient donc pu jouer un certain rôle dans l'affirmation idéologique des premières sociétés de paysans qui se sont définitivement établies dans leur terroir, mais qui gardent encore avec leur «région-mère» de nombreuses relations spirituelles.
9. Par comparaison avec la stratigraphie de Lutry et par comparaison de certaines formes, on peut estimer que les sites mégalithiques ont été utilisés durant tout le Néolithique. La mise en évidence de nombreux réemplois iconoclastes de statues-menhirs et de nombreux réaménagements dans les constructions mégalithiques de l'Ouest fait suggérer un transfert des idoles du monde des vivants vers le monde des morts au fur et à mesure de leur désaffection sociale, et montre, en tout cas, une lente et complexe évolution des rituels, même si les fondements métaphysico-religieux restent les mêmes.

Au-delà de ces neuf propositions, il est très délicat d'émettre des hypothèses fonctionnelles expliquant mieux la raison d'être des statues-menhirs d'Yverdon.

Trois aspects de cette litholâtrie peuvent être discutés.

Tout d'abord, la structuration de l'espace d'Yverdon évoque, par comparatisme ethnographique, un lieu de réunion, et peut-être un espace religieux, un lieu sacré. A cette fonction principale socio-commémorative pourraient très bien se lier quelques fonctions secondaires comme le marquage du territoire ou l'observation astronomique, mais aucune observation archéologique ne permet d'en discuter.

Deuxièmement, l'érection de statues-menhirs anthropomorphes à vocation symbolique peut être comprise, toujours par comparatisme ethnographique, comme la mise en place d'idoles représentant soit des personnalités vivantes ou passées déifiées (emplacement de l'âme des défunts?), soit des héros mythiques, soit des dieux, à moins qu'elles ne soient le dieu lui-même. Cette fonction vient-elle avant, après, ou en complément de la fonction strictement commémorative, donc plus liée à du prestige social qu'à du religieux, on ne saurait se prononcer...

Enfin, le fait que des menhirs soient souvent liés à des contextes funéraires (mais cela demanderait de meilleurs témoignages archéologiques) irait dans le sens de la sacralisation des figurations symboliques, le thème de l'écusson en fournissant le meilleur indice. Il est en effet difficile, pour nous, de concevoir une architecture mégalithique si complexe sans vocation ou sans déterminisme religieux ou politico-social. Les stéréotypes très stricts qui semblent diriger les manifestations artistiques qui nous sont parvenues, comme les décors céramiques, les statuettes, les parures, les gravures rupestres ou les statues-menhirs, nous semblent montrer que le sacré, ou tout au moins le symbolisme idéologique, devait être une composante essentielle des sociétés néolithiques.

En ce sens, les statues-menhirs d'Yverdon témoigneraient d'une statuaire religieuse très élaborée, et pourraient donc se trouver aux sources de nos propres croyances, de nos propres mythes. C'est pourquoi on peut les appréhender non seulement avec notre démarche rationnelle, «scientifique», qui nous frustre par trop d'ambition et qui nous perd dans le labyrinthe des descriptions, mais également avec nos rêves et nos sentiments. En les admirant ainsi par pur plaisir esthétique, on sera sensible à leur beauté, à leur poésie, à leur force...

Jean-Louis Voruz
Université de Genève
Département d'Anthropologie et d'Ecologie
12, rue Gustave-Revilliod
1227 Genève-Acacias.

Annexe: La réimplantation de 1986

La mise en valeur du site d'Yverdon a été délicate à réaliser et l'érection des menhirs s'est faite selon plusieurs parti-pris qu'il convient de signaler:

- réimplantation à l'emplacement même du site originel (fig. 35),
- rehaussement du terrain pour donner une idée du cordon littoral,
- déboisement de la forêt recréant l'unité architecturale du site²⁴,
- érection selon deux alignements, les menhirs «regardant» vers le centre du site, et étant orientés, pour les groupes sud, de manière tout à fait subjective, selon nos goûts esthétiques,
- conservation des plus petites pierres au musée d'Yverdon, et remplacement sur place par des copies en béton reproduisant leur silhouette,
- isolation par feuilles de polyuréthane des menhirs et de leur base bétonnée (fig. 39), de manière à pouvoir les redéplacer si nécessaire.

Signalons au passage qu'une alternative aurait été possible concernant les extrémités externes des deux alignements: à l'est, le groupe des no 10–13, qui ont été dérangés lors du creusement du canal de drainage, aurait pu être considéré comme ne faisant pas partie de l'alignement, mais de l'hémicycle des groupes sud. Ils auraient donc pu être tournés d'un quart de tour, leur face regardant vers l'ouest. De même, à l'ouest, pour le groupe des blocs n° 14–17, les faces auraient pu être orientées non pas selon l'alignement, mais en direction du centre du site. Cette disposition aurait renforcé l'effet cromlech, avec une demi-enceinte, un hémicycle sud comprenant 23 blocs et regardant tous le centre du site.

Le caractère sacré du site, sa fonction religieuse, n'est que faiblement suggéré, car nous pensons que c'est à chaque visiteur, selon son propre tempérament, ses



Fig. 39. Réimplantation en avril 1986 du plus long menhir, le n° 34. Photographie J.-L. Voruz.

propres convictions religieuses ou ses propres conceptions métaphysiques, de se laisser impressionner, ou non, par la beauté des menhirs. Mais cela pose à long terme le problème de la sauvegarde du site²⁵, problème qui n'est pas de notre compétence...

Techniquement, l'érection des menhirs n'a posé aucun problème particulier (fig. 39), grâce à l'ingéniosité de l'entrepreneur chargé du travail²⁶.

Notes

- 1 Nous nous sommes largement inspirés d'un essai de synthèse réalisé par le Prof. Alain Gallay en conclusion d'un séminaire d'étudiants organisé avec l'aide de Marie-Noëlle Lahouze durant l'hiver 1988–1989, sur le thème «mégolithisme et chefferies». La documentation a été réunie par Marie Besse, Jean-François Buard, Isabelle Chenal, Laurence David, Anne-Lyse Gentizon, Louis Moeri, Pierre-Yves Nicod, Pierre-Yves Schmidt, Véronique Seppey, Laurence-Isaline Stahl et Frédérique Varlet, étudiants en archéologie préhistorique. Que tous soient chaleureusement remerciés de cette aide précieuse.
- 2 Brochier 1986, fig. 19; Gaillard et Moulin 1989; Richoz et Gaillard 1989; Straub 1990, fig. 14.
- 3 Y participèrent Michèle Blumental, Jean-Blaise Gardiol, Marlène Jeanneret, Roland Jeanneret, Jacques Mathey, René Meier, Françoise Pernet, Jean-Marc Thévenaz et Jean-Louis Voruz, avec l'aide occasionnelle mais précieuse de François Cattin, Architecte de la Ville d'Yverdon, et de Rodolphe Kasser, Président du «Groupe d'Archéologie Yverdonnoise».
- 4 Dirigée par Joël Vital et Jean-Louis Voruz, avec la participation de Anne-Marie Contamine, Martine Jacquinot, Jacqueline Joly, Claude Martin, Pierre Parent, Brigitte Sasso et Véronique Troyon. Elle eut lieu en mai et juin 1981, malheureusement dans des conditions clima-

tiques exécrables. Des pluies incessantes firent monter de plus d'un mètre le niveau du lac, et inondèrent la partie basse du site, nous obligeant à creuser de nouvelles tranchées de drainage, celles-ci nous permettant de relever de nouvelles stratigraphies (fig. 10).

- 5 La datation au Tardiglaciaire, Dryas ancien inclus, est donnée par l'analyse palynologique de Helga Liese-Kleiber, parue dans Gabus et al. 1975, 221 et 226. A la couche 13 se rapportent les deux dates CRG 343 = 10300±260 B.P. et CRG 344 = 9800±230 B.P.
- 6 Avec CRG 342 = 10040±150 B.P., que l'on peut calibrer approximativement vers 9000–8500 av.J.-C., par la courbe Thorium-Uranium récemment parue. Cf. Bard, E., Hamelin, B., Fairbanks, R.G. and Zindler, A., Calibration of the 14C timescale over the past 30000 years using mass spectrometric U-Th ages from Barbados corals. *Nature* 345, 31 May 1990, 405–410.
- 7 D'après CRG 341 = 9920±170 B.P.
- 8 D'après CRG 336 = 9810±150 B.P. et CRG 337 = 9970±288 B.P. (âge brut).
- 9 D'après CRG 335 = 8870±145 B.P., CRG 339 = 8100±120 B.P. et CRG 340 = 8450±130 B.P., prises sur des bois flottés.
- 10 CRG 334 = 11295±135 B.P. et CRG 338 = 9655±135 B.P.
- 11 CRG 333 = 6800±80 B.P.

- 12 CRG 332 = 2695±70 B.P., que l'on peut calibrer par la table de Stuiver et Kra 1986, donnant les points moyens de 832 et 887, et l'écart 918 à 802 contenant une probabilité de 97%.
- 13 On ne peut pas comparer avec exactitude les longueurs, puisqu'une partie non négligeable des alignements a été remaniée par les travaux du début du 20^e s. (fig. 10). Cependant, Charles de Sinner avait décrit en 1888 deux alignements de même longueur comportant presque le même nombre de blocs.
- 14 Comme celui d'Er-Lannic dans le golf du Morbihan, bien daté du début du Néolithique moyen par les fouilles de Zacharie Le Rouzic (1930), celui de Lacam dans le Gard (Durand-Tullou 1989), celui de Carnac qui limite les célèbres alignements de menhirs, ceux du Ménéac, de Kermario et de Kerlescan (Burl 1987, 23; Thom 1977), celui de Kergonau dont un menhir porte une hache gravée (Burl 1987, 114; Le Roux 1985a, 27), ou encore, le plus proche de nous, celui du col du Petit Saint-Bernard, également attribué au Néolithique (Combiere 1961, 307). Les «cromlechs» autrefois signalés en Suisse à Bex et à Lapraz ne sont que de simples «lusi naturae» (Bourgeois 1926; Spahni 1950).
- 15 L'Helgouach 1983; Briard et Fediaevsky 1987.
- 16 Lecerf 1983, 81. GIF 5765 = 5330±80 B.P., points-moyens calibrés à 4228, 4194 et 4159, donnant les écarts pour 1 sigma de 4331-4277, 4249-4038, 4011-4009.
- 17 Le Roux et al. 1989, 26, Briard 1990, 55. GIF 5457 = 5550±120 B.P., point-moyen à 4365, écart 4510-4340, GIF 5458 = 5660±120 B.P., point-moyen à 4504, écarts 4711-4706, 4680-4360, et GIF 5763 = 5700±80 B.P., points-moyens à 4572, 4564, 4536, écarts 4711-4704, 4682-4465.
- 18 Nous n'avons pas tenu compte des trois dates C14 obtenues à Lutry, car leur contexte archéologique est encore inédit. La date CRG 694 = 7600±100 B.P. indiquerait la formation du cône d'alluvions sur lequel est édifié le monument, alors que les deux dates CRG 692 = 5090±90 B.P. et CRG 695 = 4335±70 B.P., prises sur charbons de bois des couches IV et III, qui butent contre les menhirs, pourraient montrer une fréquentation humaine au cours du Néolithique moyen puis du Néolithique final (renseignement aimablement communiqué par Denis Weidmann).
Signalons aussi les menhirs bordant le marais de Brière au bord de l'Océan (Loire-Atlantique), qui sont antérieurs aux dépôts des tourbes liées aux transgressions maritimes, donc en tout cas antérieurs au troisième millénaire. L'un d'eux a même reçu une datation C14 vers 3800-3600 av. J.-C. (L'Helgouach 1986).
- 19 Cette gravure a été observée sur une dalle du plafond du couloir du dolmen J, et se trouvait donc sans doute en réemploi iconoclaste, d'après Jean L'Helgouach (1990, 91). Voir aussi Giot 1970, 1973, et Briard 1990, 8.
- 20 Le Roux 1981, 422. De nombreux orthostats de ce dolmen portent du reste de riches gravures répétant de manière baroque le thème de l'écusson (fig. 40,27; Burl 1987, 109).
- 21 Quelques statues-menhirs particulières renforcent du reste cette hypothèse, comme celle de Collorgues dans le Gard (fig. 41,11, d'après de Mortillet 1914, 71), ou de Tiritaka en Crimée (fig. 41,12, d'après Arnal 1976, 215), qui possède un tout petit rostre dégagé de forme rectangulaire.
- 22 Par exemple à Kergadiou (Plourin, Finistère), haut de 9 m, à Kerloas (Plouarzel, Morbihan), haut de 12 m, à Kermarquer (Moustoirac, Morbihan), haut de 6,7 m, décoré de nombreuses crosses, etc. (Burl 1987, 63.66.119).
- 23 Par exemple, le menhir de Cieux à Arnac (Haute-Vienne), couvert d'une bonne centaine de cupules (Gallia-Information, 1, 1988, 198), le menhir de Peyronne à Saint-Raphaël dans le Var, portant plus de 200 cupules (Riba 1984, 78), les menhirs déjà signalés des Rivaux en Velay et des Pierres-Plates à Locmariaquer, où se trouve aussi la stèle-écusson de la Table des Marchand, qui associe des gravures de crosses, une forme générale en écusson, et plusieurs cupules à la base, sous le sol d'occupation néolithique (Shee-Twohig 1981, fig. 102), les petites statues-menhirs probablement chasséennes d'Avignon (fig. 41,24.25), le menhir de Kermaillard (Briard 1990, 5), où s'oppose une face à gravure et une face à cupules, les menhirs de Bourgogne, etc.
En Suisse, outre les cupules sur les menhirs de Sion et de Corcelles (Bocksberger et Weidmann 1964, fig. 71, Vouga 1881, 53), signalons les gravures cupulées du Vallon des Vaux recouvertes par les niveaux d'occupation chasséens (Voruz 1991, 141), la découpe d'une coupe chasséenne au pied de la pierre à cupules de Vernand à Lausanne (inédit, renseignement de Gilbert Kaenel), de plusieurs pierres à cupules de taille diverse, entre 30 et 150 cm, à la Vy des Buissons à Rances (Vaud), probablement associées à un site du Cortaillod ancien daté vers 4700-4400 av. J.-C. (B 3374 = 5710±50 B.P. et B 3375 = 5720±80 B.P.), ainsi que d'une pierre à cupules dans l'habitat Cortaillod d'Hauterives-Champvévres à Neuchâtel (Bleuer 1985, fig. 12).
- 24 Malheureusement, il n'était pas possible d'éclaircir toute la grève jusqu'au lac, ce qui aurait été préférable pour montrer que les menhirs étaient à l'époque très proches du rivage, et bien visibles depuis le lac ou la rive opposée.
- 25 En cinq ans, une dizaine de gravures commémoratives pré-nuptiales sont déjà apparues sur certains blocs. Quant aux plus hauts menhirs, ils font actuellement office de terrain d'escalade pour quelques «accros» de la «grimpe»...
- 26 L'entreprise E. Gabella d'Yverdon. Les blocs ont été calés avec du béton maigre dans des buses en ciment de taille variable, elles-mêmes préalablement calées dans des socles bétonnés et armés à la base. Le terrain a été remblayé par des matériaux fluvio-glaciaires provenant, étrange coïncidence des temps modernes, du site néolithique de Rances, puis drainé complètement de manière à éviter toute inondation. Les fissures des blocs ont été colmatées avec un mastic à base de silicone et un mortier spécial, pour éviter la pénétration de l'eau météorique et diminuer les risques d'éclatement par le gel. Le terrain a été finalement recouvert d'un humus maigre et semé en pelouse naturelle.

Bibliographie

- Abelanet, J. (1986) Signes sans paroles. Cent siècles d'art rupestre en Europe occidentale. Coll. «La Mémoire du Temps». Paris, éd. Hachette-Littérature.
- Agussol, J., Bonnet, A., Guthertz, X. et Malaval, M. (1987) Découverte de statues-menhirs dans la grotte de la Sartanette (Remoulins, Gard). Actes des journées d'étude des statues-menhirs, Saint-Pons-de-Thomières, mai 1984, 101-106. Saint-Pons-de-Thomières, éd. Fédération des Associations et Usagers du Parc Naturel Régional du Haut-Languedoc.
- D'Anna, A. (1977) Les statues-menhirs et stèles anthropomorphes du Midi méditerranéen. Paris, éd. du CNRS, Lab. d'Anthrop. et de Préhist. des Pays de la Méditerranée occidentale.
- D'Anna, A., Guthertz, X. et Jallot, L. (1987) Des pierres qui nous font signe... Les statues-menhirs du Sud-Est de la France. Catalogue d'exposition, Montpellier, éd. Société Languedocienne de Préhistoire.
- Arnal, G.-B. (1986) Le dolmen du Pouget (Hérault) et son contexte archéologique. Centre de Recherche Archéologique du Haut-Languedoc, Mémoire n° IV. Lodève.
- Arnal, J. (1976) Les statues-menhirs, hommes et dieux. Coll. «Archéologie, horizons neufs». Paris, éd. des Hespérides.
- Arnal, J. et Bringer, P. (1985) Quelques menhirs inédits ou peu connus de la région de Montpellier-nord. Bull. de la Soc. Préhist. Franç. 82, fasc. 3, 86-92.
- Baudais, D., Brunier, C., Curdy, P., David-Elbiali, M., Favre, S., Galay, A., Moinat, P., Mottet, M., Voruz, J.-L. et Winiger, A. (1990) Le Néolithique de la région de Sion (Valais), un bilan. Bull. du Centre Genevois d'Anthrop. 2 (1989-1990), 5-56.
- Bleuer, E. (1985) Das Geheimnis des Schalensteine. Bieler Jahrbuch, 72-106.
- Bocksberger, O.-J. et Weidmann, D. (1964) Découverte à Sion d'un groupe de menhirs, formant un alignement ou un cromlech. US 28, 4, 89-98.
- Bourgeois, V.-H. (1926) Les monuments mégalithiques le long du Jura suisse. Yverdon, édité par l'auteur, imprimerie Ernest Studer.
- Briard, J. (1977) Mégalithes et tumulus de l'Age du Bronze. La «Dame de Kersandy», Plouhinec, Finistère. L'architecture mégalithique. Colloque du 150^e anniversaire de la Société Polymathique du Morbihan, 31-47. Vannes, éd. Société Polymathique du Morbihan, Château Gailard.
- (1989) Mégalithes de Haute-Bretagne. Les monuments de la forêt de Brocéliande et du Ploërmelais: structures, mobilier et environnement. Documents d'archéologie Française 23. Paris, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme.
- (1990) Dolmens et menhirs de Bretagne. Rennes, éd. Jean-Paul Gisserot.
- Briard, J. et Fediaevsky, N. (1987) Mégalithes de Bretagne. Rennes, éd. Ouest-France.
- Brochier, J.-L. (1986) La séquence sédimentaire lacustre. Dans: Borrello, M.-A., Brochier, J.-L., Chaix, L. et Hadorn, P., Cortaillod-Est, un village du Bronze final 4. Nature et environnement. Archéologie neuchâteloise 4, 11-36. Saint-Blaise, éd. du Ruau.

- Büchi, U. et G. (1988) Die Bedeutung der Megalithforschung im Rahmen der Urgeschichte. HA 19, 74, 34-70.
- Burl, A. (1987) Guide des dolmens et menhirs bretons. Le mégalithisme en Bretagne. Coll. «Vestiges». Paris, éd. Errance.
- Combiere, J. (1961) Informations archéologiques, circonscription de Grenoble. Gallia-Préhistoire 4, 301-336.
- Corboud P. (1978) La roche gravée de Saint-Léonard (Valais). AS 1, 1, 3-13.
- Daugas, J.-P. (1981) Le gisement néolithique des Rivaux à Espaly-Saint-Marcel. Le Bassin du Puy-en-Velay aux temps préhistoriques. Recherches récentes. Catalogue d'exposition, Musée Crozatier, juillet-octobre 1981, 122-133. Puy-en-Velay, éd. Ville du Puy-en-Velay.
- Durand-Tullou, A. (1989) Menhirs et dolmens du Causse. Le Vigan, éd. Traces.
- Gabus, J., Weidmann, D. et Weidmann, M. (1975) Anciens niveaux lacustres et glissements de terrain à Yverdon, La Villette. Bull. de la Soc. Vaudoise des Sciences Nat. 348, fasc. 72/5, 217-229.
- Gaillard, M.-J. et Moulin, B. (1989) New results on the Late-Glacial history and environment of the lake of Neuchâtel (Switzerland). Sedimentological and palynological investigations at the Paleolithic site of Hauterive-Champvèveyres. Eclogae Geol. Helv. 82, 1, 203-218.
- Gallay, A. (1988) Mégalithes, stèles et gravures rupestres du Néolithique. Sépultures, lieux de culte et croyances. 5^{ème} cours d'initiation à la préhistoire et à l'archéologie de la Suisse, Sion 1988, résumé des cours, 51-72. Bâle, Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie.
- Giot, P.-R. (1959) Le tumulus de Kermené en Guidel (Morbihan) (fouilles de 1957-1958). Annales de Bretagne 56, 1 (Notices d'Archéologie Armoricaire), 5-30.
- (1970) Barnenez. Rennes, éd. de la Direction des Antiquités Préhistoriques de Bretagne.
- (1973) Les leçons finales du cairn de Barnenez. Dans: Glyn, D. et Poul, K. (éd.) Megalithic Graves and Ritual. Papers presented at the III Atlantic Colloquium, Moesgard 1969. Jutland Archaeological Society Publications XI, 197-201. Copenhagen.
- (1983) Les alignements de Carnac. Rennes, éd. Ouest-France.
- Jallot, L. (1987) Nouvelles données sur les statues-menhirs du Languedoc oriental. Actes des Journées d'étude des statues-menhirs, Saint-Pons-de-Thomières, mai 1984, 37-84. Saint-Pons-de-Thomières, éd. de la Fédération des Associations et Usagers du Parc Naturel Régional du Haut-Languedoc.
- Joos, M. (1976) Geologische und sedimentologische Aspekte von Yverdon Garage Martin. Dans: Kaenel, G. (éd.) La fouille du Garage Martin - 1973. Précisions sur le site Clendy à Yverdon (Néolithique et Age du Bronze). CAR 8, 131-144. Lausanne, éd. Bibliothèque historique vaudoise.
- Joussaume, R. (1981) Le Néolithique de l'Aunis et du Poitou occidental dans son cadre atlantique. Université de Rennes, Travaux du Laboratoire d'anthropologie, Préhistoire.
- Kaenel, G. et Strahm, C. (1978) La baie de Clendy à Yverdon du Néolithique à l'âge du Bronze. AS 1, 2, 45-50.
- Lagrost, L. (1988) Dolmens et menhirs de Bourgogne. Archéologia, préhistoire et archéologie 238, septembre 1988, 52-59.
- Lautier, J. (1988) Les nouvelles statues-menhirs du Tarn. Dans: Peuplement et vie quotidienne depuis 100000 ans. 10 ans d'archéologie tarnaise. Actes du colloque d'Albi, 28 mai 1988, 75-85. Albi, Comité Départemental d'Archéologie du Tarn, et Centre Départemental de Documentation Pédagogique du Tarn.
- Lecerf, Y. (1983) Les alignements de Kersolan ou les soldats de Saint-Cornely en Languidic (Morbihan). Archéologie armoricaine 110, juillet 1983, 69-82. Vannes, éd. de la Société Polymathique du Morbihan.
- Lecornec, J. (1990) L'ornementation du Petit-Mont dans le contexte mégalithique Morbihannais. Revue Archéologique de l'Ouest, supplément n° 2, La Bretagne et l'Europe préhistoriques, Mémoire en hommage à Pierre-Roland Giot, 141-152.
- Le Roux, C.-T. (1981) Informations archéologiques, circonscription de Bretagne. Gallia-Préhistoire 24, 395-423.
- (1985) Gavrinis et les îles du Morbihan. Les mégalithes du golfe. Guides Archéologiques de la France. Paris, éd. du Ministère de la Culture, Imprimerie Nationale.
- Le Roux, C.-T., Lecerf, Y. et Gautier, M. (1989) Les mégalithes de Saint-Just (Ille-et-Vilaine) et la fouille des alignements du Moulin de Cojou. Revue Archéologique de l'Ouest 6, 5-29.
- Le Rouzic, Z. (1928) Carnac. Redressement des menhirs d'Er Lannic. Institut International d'Anthropologie, III^e session, Amsterdam 20-29 septembre 1927, 351-354. Paris, éd. librairie E. Nourry.
- (1930) Les cromlechs de Er-Lannic. Carnac, restaurations faites dans la région. Vannes, éd. imprimerie Lafolye et De Lamazelle.
- L'Helgouach, J. (1965) Les sépultures mégalithiques en Armorique (dolmens à couloir et allées couvertes). Université de Rennes, Travaux du Laboratoire d'Anthropologie, Préhistoire.
- (1979) Les groupes humains du V^e au III^e millénaires. Dans: Giot, P.-R., L'Helgouach, J. et Monnier, J.-L. Préhistoire de la Bretagne, 155-320. Rennes, éd. Ouest-France.
- (1983) Ces idoles qu'on abat... (ou les vicissitudes des grandes stèles de Locmariaquer). Archéologie armoricaine juillet 1983, 110, 57-68. Vannes, éd. de la Société Polymathique du Morbihan.
- (1986) Mégalithes en Loire-Atlantique. Recherches récentes autour de l'estuaire de la Loire. Nantes, Association d'Etudes Préhistoriques et Historiques des Pays de la Loire.
- (1990) De l'Ile Carn à la Table des Marchand. Revue Archéologique de l'Ouest, supplément n° 2, La Bretagne et l'Europe préhistoriques, Mémoire en hommage à Pierre-Roland Giot, 89-95.
- L'Helgouach, J. et Lecornec, J. (1976) Le site mégalithique «Min-Goh-Ru» près de Larcuste à Colpo (Morbihan). Bull. de la Société Préhist. Franç. 73, Etudes et Travaux, 370-397.
- Masserey, C. (1985) Un monument mégalithique sur les rives du Léman. AS 8, 1, 2-7.
- (1988) Alignement de menhirs et stèle gravée. Lutry - La Possession. Résultats préliminaires. Dans: Pétrequin, P. (éd.) Du Néolithique moyen II au Néolithique final au nord-ouest des Alpes. Actes du 12^e colloque interrégional sur le Néolithique de l'Est de la France, Lons-le-Saunier, 11-13 octobre 1985, 201-203. Lons-le-Saunier, Musée d'Archéologie et Cercle Girardot.
- De Mortillet, P. (1914) Origine du culte des morts. Les sépultures préhistoriques. Bibliothèque préhistorique, 1^{er} volume. Paris, librairie J. Gamber.
- Peek, J. (1975) Inventaire des mégalithes de la France. 4, Région parisienne. 1^{er} supplément à Gallia-Préhistoire. Paris, éd. du CNRS.
- Reber, B. (1912) Schalen- oder Zeichensteine. Jber. SGU 5, 223-235.
- Riba, D. (1984) Dolmens et menhirs de Provence. Coll. «Equilibres». Nice, éd. Serre.
- Richoz, I. et Gaillard, M.-J. (1989) Histoire de la végétation neuchâteloise de l'époque néolithique à nos jours. Analyse pollinique d'une colonne sédimentaire prélevée dans le lac de Neuchâtel (Suisse). Bull. de la Soc. Vaudoise des Sciences Nat. 79, 4, 355-377.
- Shee-Twohig, E. (1981) The Megalithic Art of Western Europe. Oxford, Clarendon Press, Oxford University Press.
- Sherratt, A. (1990) The genesis of megaliths. Monumentality, ethnicity and social complexity in Neolithic north-west Europe. Dans: Bradley, R. (éd.) Monuments and the monumental. World Archaeology 22, 2, octobre 1990, 147-167.
- De Sinner, C. (1887) Un groupe de blocs erratiques aux portes d'Yverdon. Bull. de la Soc. Vaudoise des Sciences Naturelles, 23, 96, 1-12.
- Spahni, J.-C. (1950) Les mégalithes de la Suisse. Caractéristiques et distribution géographique. Schriften des Institutes für Ur- und Frühgeschichte der Schweiz 7. Bâle.
- Strahm, C. et Wolf, K. (1990) Das Neolithikum der Westschweiz und die Seufersiedlungen von Yverdon-les-Bains. Dans: Die ersten Bauern. Pfahlbaufunde Europas. Band 1, 331-343. SLM Zürich.
- Straub, F. (1990) Hauterive-Champvèveyres 4. Diatomées et reconstitution des environnements préhistoriques. Archéologie neuchâteloise 10. Saint-Blaise, éd. du Ruau.
- Stuiver, M. et Kra, R. (éd.) (1986) Calibration issue. Proceedings of the Twelfth International Radiocarbon Conference - Trondheim, Norway, 24-28 juin 1985. Radiocarbon 28, 2B, 805-1029.
- Thom, A. et A.-S. (1977) La géométrie des alignements de Carnac. Métrologie et Astronomie préhistoriques. Université de Rennes, Travaux du Laboratoire Anthropologie, Préhistoire.
- Viollier, D. et Vouga, P. (1930) Die Moor- und Seesiedlungen in der Westschweiz. Pfahlbauten, zwölfter Bericht. MAGZ 30, 7, 1-81.
- Vital, J. et Voruz, J.-L. (1984) Une nouvelle stratigraphie lacustre holocène à Yverdon. Bull. de la Soc. Vaudoise des Sciences Naturelles 77, 355, 51-71.
- Voruz, J.-L. (1976) Les menhirs d'Yverdon. Journal d'Yverdon et du Nord Vaudois, 16 février 1976.
- (1990) Litholâtrie néolithique: les statues-menhirs de Suisse romande. Dans: Joussaume, R. (éd.) Mégalithisme et Société. Table-ronde du CNRS des Sables-d'Olonne (Vendée), 2-4 novembre 1987, 187-207. La Roche-sur-Yon, éd. du Groupe Vendéen d'Etudes Préhistoriques.
- (1991) Le Néolithique suisse. Bilan documentaire. Document du Département d'Anthropologie et d'Ecologie de l'Université de Genève 16. Genève.
- Vouga, A. (1881-1882) Menhirs et pierres à écuilles de la Côte occidentale du lac de Neuchâtel. ASA 4, 1880-1883, 157-160 et pl. XI (1881, 3, juillet); 226 (1882, 1, janvier); 257-259 (1882, 2, avril).
- Weidmann, D. (1986) Une statue-menhir gravée à Lutry VD. AS 9, 1, 22.
- Wolfarth-Meyer, B. (1987) Etude géologique du cordon littoral III à Yverdon-les-Bains. Bull. de la Soc. Vaudoise des Sciences Naturelles 78, 3, n° 371, 321-348.
- Wolf, K. (1989) Yverdon-les-Bains VD. Nouvelles découvertes néolithiques. AS 12, 4, 138.